



Dis papou.... raconte-nous ton FRONTIGNAN

Guy Forestier



Dis papou.... raconte-nous ton FRONTIGNAN

« *Li morts soun jamai mort tant que se parlo d'élis* » Les morts ne sont jamais morts tant qu'il se parle d'eux (citation provençale).

C'est pour moi un devoir de mémoire que j'ai le plaisir de vous présenter dans les pages qui suivent. Devoir de mémoire, je pourrais même dire devoir de vacance puisque ce « travail » m'a été demandé par Pierre Bouldoire, Maire de Frontignan, alors qu'étant adjoint au tourisme, je lui annonçais mon absence pour quelques jours. Cela se passait en juin 1997.

Je le remercie donc, bien amicalement, de m'avoir fait cette suggestion car, sans lui, cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour tout au moins pour ma part. Egalement un grand merci à Mme Line Cros, au service communication, aux archives municipales avec un merci tout particulier à Carole Briffaud pour la part prise à la sortie de ces lignes.

Bien sûr, en écrivant, j'ai une pensée émue pour mon papé Marius Seguin, ancien limonadier du café de la Paix, pour mon père Albéric Forestier et sa sœur, tante Angèle, les deux mémoires de la famille.

Il en va des joutes comme de la vie : il est des personnes à qui il vaut mieux n'avoir jamais lancé un défi. Guy Forestier est de ceux-là.

Voilà plus de dix ans, à l'époque où son mandat d'élue municipal l'amenait à fréquenter assidûment l'Hôtel de Ville ou l'Office de tourisme afin d'y assumer ses délégations, il ne manquait pas, de temps à autre, de nous régaler de quelques anecdotes ou histoires sur le Frontignan de sa jeunesse. A ces moments-là, comme au coin de la cheminée ou sous la tonnelle, nous écoutions quasi-religieusement et attendions, avec impatience, de goûter au sel de la fin. Peu nous importait la véracité de tel propos ou la crédibilité de telle situation... Guy racontait. Là était la vérité.

«*Tu devrais en faire un livre !*» lui a-t-on dit, un jour, pensant que cet amical souhait ne pourrait jamais se réaliser, tant notre ami était occupé sur de nombreux fronts, politiques ou associatifs. Mais c'était oublié que l'homme, qui aime tant le verbe et la galéjade, ne déteste rien de plus que la parole en l'air.

C'est chose faite, donc. Et ce «*Papou... Raconte-nous ton Frontignan*» nous est déjà familier. On se surprend à nouveau à rire, sourire ou s'émouvoir tant l'auteur est un formidable *porteur de mémoire* qui sait, au fond, parler de lui que pour mieux évoquer les autres. Ce livre est sur chacun d'entre nous. Vraiment. Il rappelle que l'universel ne se dit jamais mieux qu'à travers une parole sigulière...

Un grand merci, Guy, et, au fait, «*A quand le tome 2 ?*»

Pierre Bouldoire
Maire de Frontignan la Peyrade
Conseiller général du canton de Frontignan

Je suis né le 12 juin 1929 à Frontignan bien sûr, au numéro 4 de la rue Croix d'Ingril. Si je précise ce lieu, ce n'est pas avec l'intention qu'une plaque en marbre y soit déposée plus tard, mais parce que, dans les pages qui suivront, je ferai souvent retour à l'ambiance de ce « quartier ». Cette rue Croix d'Ingril débutait sur le Bd de la République (ex Bd de la Gare) et arrivait après un très court angle droit à la rue de l'Orphéon. La maison natale appartenait à mon grand-père maternel et faisait bloc avec le café de la Paix situé, lui, sur le Bd de la République. Ledit café se trouvait donc entre la rue du Port et la fameuse rue Croix d'Ingril.

Ce n'est pas l'histoire de ma vie que je veux tenter d'écrire, mais je voudrais transmettre à mes descendants, et aussi, aux autres bien sûr, des histoires de Frontignan pour servir à son histoire.

Plusieurs passionnés de Frontignan ont écrit sur son histoire, je vais donc me limiter à raconter des aventures que j'ai vécues ou qui m'ont été racontées par des témoins, et pour certaines, peut-être un peu arrangées par eux.

Je dédie donc cette suite de pages à mes enfants et petits-enfants qui n'ont pas eu le bonheur et la chance de vivre nos veillées familiales ou de voisinage, les beaux soirs revenus. Il faut dire que je n'ai pas connu, quant à moi, les merveilleuses veillées devant un beau feu de bois avec les souches ou les grosses bûches dont les joyeuses flammes dansent dans la grande cheminée basse. Mes veillées d'hiver se passaient devant le poêle à charbon en fonte noire dans un premier temps, puis devant un poêle émaillé blanc par la suite.... Il fallait bien suivre la mode... Il est bien certain que si j'avais eu le choix, c'est bien la cheminée basse qui aurait eu ma préférence, et ce pour plusieurs raisons : question de chauffage d'abord et puis, pourquoi ne pas le dire, ce système de cheminée me paraissait beaucoup plus commode pour la visite du Père Noël....

Si les veillées au fourneau étaient limitées aux tout proches, parents, grands-parents ou amis, celles des beaux jours,



Raymonde, ma mère et moi dans la rue Croix d'Ingril Août 1929



Le 4 de la rue Croix d'Ingril, ma maison natale (au fond)



Sur la gauche, entre les 2 piliers, passage à niveau pour accéder à l'ancienne route de la plage



Sur la gauche l'étang d'Ingril et la route de la plage en 1962 qui dessert le quartier de l'Entrée

en principe dès le mois de mai, se passaient sur le seuil de la porte, dans la rue préalablement arrosée pour éviter la poussière et plus tard dans la saison, pour apporter un peu de fraîcheur. Ces petites réunions nocturnes étaient quand même limitées au quartier avec les voisins les plus proches, voisins qui étaient bien souvent, des cousins plus ou moins éloignés. Bien que nous, les jeunes, ayons d'autres envies que d'écouter nos parents discuter d'un peu de tout, aussi bien de la politique que des potins du jour ou des recettes de cuisine, il nous arrivait de tendre l'oreille, ce qui me permet aujourd'hui, de vous conter quelques souvenirs dont certains datent de ce temps-là. Donc, pendant ces discussions sénatoriales, nous avons vite fait de nous rassembler à quelques-uns et de décider du jeu qui allait soit nous faire courir, soit nous faire cacher ou grimper à ce que nous trouvions, selon le but du jeu choisi. Un délai nous était accordé selon le jour. Le mercredi soir ou le samedi soir par exemple, étaient nos préférés puisque veilles du jeudi - vénéré par certains d'entre nous - jour de repos scolaire et du dimanche.

Dieu sait si je l'ai parcourue la route de la plage ! Lorsque je parle de la route de la plage, je veux parler bien sûr de l'ancienne, le chemin départemental n°50. Cette première route, faite pour desservir la plage par le quartier dit de l'Entrée, avait déjà fractionné l'étang d'Ingril mais un pont relativement important permettait la communication du grand étang avec le délaissé. Ce pont était pour beaucoup une première halte car, bien avant la guerre de 39-45, nombre de nos concitoyens se rendaient à leur mas, qui en vélo, qui à pied, qui en charrette, mais très peu en automobile.

Toutes les fois que je me rendais au mas en vélo, je faisais une halte presque obligatoire à ce petit pont. Non pas pour retrouver la respiration en me reposant un peu, mais pour voir, je devrais dire admirer, les superbes muges qui tournaient côté Ouest où les courants avaient creusé une espèce de trou très fréquenté par le poisson.

La « saison », comme nous l'appelions alors, débutait au mois de juin. Mais elle n'était vraiment lancée qu'à la date des vacances scolaires, toujours très avancée pour tous les élèves des petites classes et tous ceux qui ne passaient pas d'examen. Je vous parle d'avant-guerre, pas mal de Frontignanais étaient propriétaires d'un petit terrain à la Plage. Sur ce terrain, ils avaient construit de leurs mains ce qui était appelé un « mas » (ou une baraquette pour certains autres).

Plusieurs de ces « résidences secondaires.... » étaient rustiques mais propres. D'autres, à la construction beaucoup plus rudimentaire, étaient simplement édifiées à l'aide de fûts métalliques de 200 litres ouverts et déroulés pour former une tôle. Cette ferraille, une fois revêtue d'une couche de goudron pour éviter la rouille, galopante en bord de mer, faisait office de murs et de couverture. La pièce la plus importante, étant donné qu'il s'agissait d'un logement d'été, était toujours la « tonnelle », vaste pièce couverte par des canisses, les côtés étant constitués de liteaux croisés. Au sol, des coquilles ramassées à la brouette au bord de l'étang étaient changées au moins une fois l'an, si ce n'est davantage étant donné la gratuité et le peu de distance à parcourir de l'étang à la plage. Pas d'eau douce, pas d'électricité bien sûr. Dans ce si sympathique environnement émergeaient quelques mas construits en dur et couverts de tuiles, plus rare encore quelques villas. Mon oncle, entrepreneur à cette époque, en avait construit deux côte à côte, une pour lui et l'autre pour son beau-frère Marius Seguin, mon grand-père maternel. C'est donc dans cette villa que j'ai vécu mes si belles vacances de plage. Construite elle aussi pour l'été, elle comprenait deux grandes pièces. Un séjour avec cheminée pour y tourner même la broche, une chambre, je devrais dire un dortoir, où plusieurs lits permettaient de faire dormir toute la famille. La pièce destinée aux repas servait davantage à faire la cuisine (car nous étions toujours très nombreux) qu'aux repas qui se prenaient sous la tonnelle celle-ci faisait la largeur des deux pièces était utilisable en tout temps étant



La maison de la plage en construction



Repas en famille le 14 juillet 1935 à la plage



La citerne à eau et l'escalier pour accéder à la chambre du 1er étage



Le « cagadou » du fond du jardin

donné sa couverture en « éverite ». Je me souviens encore y avoir mangé parfaitement protégé du mistral à midi pour un Noël. Le manque d'électricité était l'occasion d'utiliser encore les lampes à pétrole qui ne servaient plus en ville qu'à l'occasion des pannes de courant. Pour l'éclairage extérieur c'était la lampe à carbure dont j'entends encore le sifflement et dont le carbure, une fois brûlé, servait à blanchir les murs. Pour la cuisine : bien sûr le feu de bois (avec du bois ramassé l'hiver sur la plage après les coups de mer) qui donnait si bon goût aux savoureux ragoûts et autres courts-bouillons d'anguilles de grand-mère Jeanne, fille de pêcheur, qui préparait le poisson mieux que quiconque. Nous avions aussi les bouteilles de gaz butane que nous achetions en ville chez le dépositaire officiel M. Rousset à son magasin « Hygiène et Confort » situé sur le Bd de la République, où se trouve aujourd'hui la boulangerie Joucla, face au café de la Paix lui-même devenu supérette. L'eau, économisée au maximum, devait être transportée de Frontignan habituellement dans des bonbonnes en verre. L'eau de pluie de l'hiver était recueillie dans la grande citerne qui se trouvait derrière la villa. J'ai toujours en mémoire les corvées de vaisselle faisant suite aux grands repas familiaux ou amicaux. Ces jours là, la vaisselle était déposée dans une grande corbeille d'osier et transportée ainsi en bord de mer. Les plats et les assiettes déposés sur le sable au bord de l'eau étaient nettoyés par la vague et nous n'avions plus qu'à rincer à l'eau douce car à la fin de l'été le niveau de la citerne atteignait sa côte d'alerte. Pour les WC, un simple trou dans le sable, excellent filtre, à l'intérieur d'un petit abri de bois qui permettait de s'isoler au fond du jardin, comme l'a chanté Laurent Gerra en imitant Francis Cabrel (la cabane au fond du jardin).

Figurant parmi les premiers arrivants nous avons ainsi l'occasion de voir de joyeux équipages se suivre sur cette route de la plage, seule voie d'accès, puisque notre étang d'Ingril n'avait pas encore été massacré à jamais par la construction de la nouvelle voie départementale, CD60 actuel, via le pont d'Aresqiés. Notre matériel de l'été, dont nos premières bonbonnes d'eau, était chargé sur

la charrette des vendanges tirée par la brave et vaillante « Grisette », la petite ânesse de mon grand-père Albert. Je suis encore un peu ému en pensant aux chargements des « estivants », chargements beaucoup plus variés que ceux que j'ai également connus bien plus tard, pendant l'exode de 1940.

Mes journées plagistes commençaient par un départ vers l'étang aux environs de huit heures. Comme nous en étions aux premiers jours de vacances, mes parents et mes grands-parents n'étaient pas encore lassés de manger des petites soles appelées d'un terme tout à fait local « *pa-laïgous* », des crabes ou des anguilles. Mon instrument de pêche, on ne peut plus rudimentaire, était composé d'une fourchette en fer, cadeau de ma grand-mère, fixée par mon père sur un vieux manche à balai après avoir été aplatie. Ma « *fouïne* » (*fouina* en occitan) d'une main, un sac de toile de jute de l'autre, je partais alors vers le bonheur. Le plan du Grau, que je connaissais comme ma poche, était un banc de joli sable avec quelques algues à larges feuilles sous lesquelles se cachaient de nombreux crabes, dont certains de belle taille et que, pourtant j'attrapais à la main. C'est dans ce sable, après avoir repéré leur forme, que je pêchais les *solettes* à profusion. Mais si les premiers jours ma production n'était nullement limitée, il n'en était pas de même par la suite car après préparation à toutes les sauces par « *mamet* » Jeanne, distribution à la famille ou aux amis, j'avais un nombre très limité de poissons à ramener. Pour meubler mon temps je pratiquais alors une pêche sélective, ne ramassant que les plus grosses et faisant fuir les autres en leur appuyant sur la queue avec mon gros orteil. Il est difficile aujourd'hui de ne pas passer pour un exagérateur auprès des jeunes, mais tous ceux qui ont connu cette époque me croiront sur parole.

Au 14 juillet c'était l'ouverture de la chasse d'eau. Mon père, petit chasseur, ne pratiquait pas ce genre de chasse que moi, par contre, j'adorais. C'est avec mon oncle Fernand que j'ai donc fait mes premières armes. Je n'avais pas plus de cinq ans, mais je me souviens encore parfai-



Grisette, ma sœur Marie-France et moi en scout



Aquarelle de Jean Auger 1981

tement des préparatifs de ce jour mémorable et ô combien symbolique, puisque les « Verts » n'étaient pas encore inventés et que le gibier était beaucoup plus important qu'à l'heure actuelle. C'est la veille au soir que nous allions sur le Plan du Grau, juste derrière nos villas, préparer notre affût. Cet affût était loin d'avoir le confort des « caisses » actuelles qui disposent même du chauffage intérieur. Il est vrai que le 14 juillet nous n'avions, bien entendu, besoin d'aucun chauffage, mais l'ambiance était tout autre. Nous enfoncions dans le sable du bord d'étang quelques branches de tamaris qui servaient d'ossature aux mottes de *sansouire* (*sousouide* en Frontignanais) pour former un cercle d'environ 1 mètre 50, cercle plus ou moins grand selon le gabarit du chasseur ou le nombre de ces chasseurs qui pouvaient être deux dans certains cas. Une petite ouverture était laissée sur l'arrière pour servir de porte d'entrée. Sur le devant : deux meurtrières composées d'un piquet de bois sur lequel était cloué un petit morceau de planche destiné à l'appui du fusil. Nous étions assis sur la caisse de bois qui avait servi au transport des mannequins. Dans ce genre de chasse ils sont appelés *cimbels*, d'où le nom de « chasse au *cimbelet* » qui lui est donné. Ces formes, toujours en liège, placées sur une branche de tamarin, bois imputrescible, étaient placées dans l'eau, devant l'affût, dans un ordre très savant, le bec tourné vers le vent. Les plus petites étaient placées le plus loin de l'affût, les plus grosses par exemple les « *charlots* » ou « *courlis* » au plus près. La pente de notre étang était très douce. Il y avait quatre travers de doigt d'eau de profondeur au bord, pour une quinzaine de centimètres aux dernières calées (mise en place). Tout l'art de cette chasse était de faire venir les oiseaux en vue de leurs congénères de liège afin qu'ils se posent parmi eux. Un bon moyen pour cela, le sifflet. Si l'oncle Fernand était un siffleur moyen, il y avait à Frontignan des gens qui étaient capables de faire voler du gibier déjà posé dans les formes d'un collègue positionné à quelques centaines de mètres de là, pour qu'il vienne rejoindre ses mannequins à lui. Il n'était pas question, à l'époque dont je parle, d'acheter de coûteux appeaux plus ou moins sophistiqués. Ceux de ces spécialistes étaient

fabriqués avec un couvercle de boîte de cirage dont les bords avaient été supprimés afin de ne conserver que la partie ronde et plate. Suivant le gibier à appeler, deux ou trois petits trous étaient pratiqués après que ce cercle métallique avait été plié en deux. Le plus fort siffleur que j'aie connu a été le Père Bessil, mon maître. Ce brave homme, je devrais dire cet artiste, était un voisin de plage qui habitait juste derrière notre villa, entre l'étang et nous. Pour le tout jeune passionné de chasse que j'étais (excusez-moi les « Verts »...) c'était une idole. Je revois son mas construit en plateaux de bois et peint en noir. C'est avec beaucoup d'émotion que je vais essayer de vous le faire connaître. M. Bessil, que mes parents et grands-parents appelaient père Bessil, étaient quelqu'un à qui nous n'avons jamais pu donner un âge. Sa barbe et sa moustache étaient blanches et il portait à longueur de journée (et même dans son affût) une casquette de marin. J'étais très jeune, il me semblait très vieux. Il arrivait chaque année, à peu de choses près, en même temps que nous à la plage. Il vivait seul mais chaque fin de semaine un de ses amis de Sète venait le rejoindre pour chasser avec lui. Nous lui faisions quelques courses, mais c'était surtout son collègue qui le ravitaillait. Sa nourriture de base restait quand même tout le gibier qu'il tuait. J'ai contribué souvent à changer son ordinaire avec mes crabes, mes anguilles et mes petites « *solettes* ». Les jours de semaine, le temps passé à « *l'espère* » ne lui laissait pas de grandes possibilités pour préparer son repas. Aussi, c'est assez souvent que ma grand-mère me demandait d'aller lui apporter une portion de notre dîner. C'est à cette occasion qu'il me fixait rendez-vous pour une partie de chasse. Une partie de chasse avec lui commençait le plus souvent par la mise en place des mannequins de liège qu'il fabriquait lui-même, en très grand spécialiste. Je crois même que, l'hiver, il en fabriquait pour la manufacture d'armes et cycles de St-Etienne. Les formes de liège restaient parfois sur place plusieurs jours et seul un changement de temps ou de vent lui faisait modifier les emplacements. Avant ses premières chasses le père Bessil essayait de se procurer un goéland dont il coupait le bout des plumes des ailes. Pour cela il calait dans l'étang



Le père Bessil avec sa légendaire casquette de marin

un ou deux gros hameçons appâtés d'une petite anguille. Il ne tardait pas à attraper l'oiseau convoité. Cet oiseau, chaque année renouvelé bien entendu, s'appelait toujours « *Jojo* ». Sur un côté ou l'autre de la « *calée* » nous placions dans l'eau un caillou qui servait de perchoir à « *Jojo* », lui-même relié à l'affût par un fil attaché à sa patte. Dès que j'apercevais à l'horizon un ou plusieurs autres « *gabians* » (nom donné à Frontignan à ce genre d'oiseau), j'avais pour consigne formelle de tirer sur le fil pour faire perdre l'équilibre à l'appelant qui ainsi battait des ailes pour essayer de retrouver ledit équilibre et attirait ainsi vers lui son collègue de passage. Mais tous les goélands ne se mangeaient pas, seuls les plus jeunes (ceux de l'année) étaient cuisinés à « la gardianne », un genre de sauce au vin. Je dois reconnaître que pour certains il y avait quelques doutes pour savoir si du poisson n'aurait pas été mis par erreur dans le civet...Le tireur ne devait donc choisir que les plus foncés car plus cet oiseau vieillit plus il devient blanc. Tient-tient lui aussi ! J'avoue que depuis cette époque je n'en ai plus mangé d'autre, vu ce que je leur vois ingurgiter actuellement. J'étais le nourrisseur attiré du *Jojo* de chaque année. Les petites mares d'eau saumâtre qui étaient assez nombreuses me permettaient de pêcher assez de petites anguilles (*les anguilous*) ou de petits poissons dont le goéland se gavait. Ma véritable zone de pêche se trouvait être des fossés, jamais à sec même en été, et remplis d'eau, mi-douce mi-salée, contenant de nombreux petits poissons, genre petits muges, ou même de petites anguilles. Ces fossés, entourant le mas de mon copain Julien, avaient été baptisés par mes parents : la mer de Jules.

Donc une fois installés dans notre cercle magique, l'attente (l'espère) commençait. Et c'est là que mon « champion du monde » d'ami faisait état de ce don exceptionnel d'imitation de sifflet d'oiseaux. Le père Bessil, son doigt sur les lèvres pour me recommander le silence, se mettait à siffler après avoir sorti de la poche de son vieux gilet l'engin qui convenait le mieux pour la chasse du moment. Au loin, par exemple sur les salins, une bête lui répondait. Par de savantes modulations il faisait approcher l'oiseau ou les

oiseaux, juste au-dessus de ceux en liège. Changeant de ton, il entonnait alors le « *pauset* », la bestiole mise en confiance étendait ses ailes et se posait entre les rangées de mannequins. A ce moment là, deux cas d'école : un seul exemplaire et le chasseur se dressait dans son affût pour faire voler en me précisant qu'il le faisait partir afin qu'il aille en chercher d'autres. Si la posée était satisfaisante, nous attendions alors des secondes qui me semblaient des heures, que les bestioles se groupent assez entre elles pour que le même coup de fusil en laisse plusieurs sur place. Un coup de fusil tiré sur l'eau est toujours impressionnant, même de jour. Mais il faut également préciser que le fusil de mon « professeur » était une antiquité qui aurait sûrement fait l'affaire d'un collectionneur ou d'un brocanteur, car il s'agissait d'un *bourraïde*, fusil se chargeant par le canon et fonctionnant à la poudre noire qui laissait chaque fois, par temps calme, un léger nuage de fumée qui empêchait de voir immédiatement le résultat du tir. C'est à ce moment-là seulement qu'il était possible de parler. Alors il prononçait son fameux « Va-les chercher petit ». Petite précision historico-Frontignanaise à propos du refus de ne pas tirer sur une seule pièce en prétextant que « Ca vaut pas la cartouche » : c'est une remarque qui nous est restée et que nous employons encore au sujet d'un achat, ou en parlant d'une jeune fille qui n'a rien d'un top modèle...

Vers le 15 septembre, M. Bessil repartait pour Paris. Pour le gamin que j'étais c'était presque un deuil national. Départ d'autant plus triste que la rentrée scolaire arrivait à grands pas et que je n'étais pas un admirateur de Charlemagne ou de Jules Ferry préférant, et de loin, l'école de la nature à l'école communale. Je dois tenir cela de mon grand-père maternel qui était malade tous les jours de la semaine sauf les jeudis, dimanches et vacances scolaires. J'ai souvent entendu raconter à son sujet, qu'il avait eut d'atroces migraines dans un de ses doigts. J'enviais un peu le père Bessil pour son adresse à imiter, en liège, les oiseaux que j'observais bien vivants à quelques mètres de moi. Ses journées quasi complètes de chasse dans son affût étaient entrecoupées par de longues siestes. Des siestes qui d'ailleurs lui réservaient parfois la surprise de



Le héron et la sarcelle, deux objets en liège, créés et offerts par le père Bessil





Un lapin en pleine course

trouver du gibier posé devant lui et semblant attendre son réveil. Lorsqu'il ne dormait pas, il façonnait dans du liège différents oiseaux dans des positions toutes différentes, préparant ainsi des cadeaux pour ses amis ou voisins. Le soir venu, dans son mas, à la lueur de sa lampe à carbure, il les peignait alors après les avoir placés sur une planchette pour rappeler le bord de l'étang. J'ai la chance d'avoir conservé un héron sur une de ces planchettes ainsi qu'un mannequin de sarcelle. C'est tout ce que je possède de lui comme souvenir palpable, mais je pourrai parler de lui pendant des heures car c'était un homme que l'on ne pouvait pas oublier. Surtout, mon cher ami, si vous êtes au territoire des chasses éternelles, faites-moi l'honneur et l'amitié, de me garder une petite place dans votre affût, je vous promets de me faire tout petit et de ne pas parler pendant les posées de *cabidoules*. Si, du haut du ciel, car bien sûr vous êtes au ciel, vous regardez ce qu'est devenu notre cher étang d'Ingril, vous devez penser que les hommes sont bien bêtes car ceux qui n'ont pas d'étangs ou de lacs creusent à grands frais pour en créer et ceux qui en ont les comblent à grands frais eux aussi. Vous avez raison, père Bessil.... Il y a trop de cons.... Malheur à ceux qui, pour profit personnel ou pour raison de facilité, nous ont laissé un si triste héritage. J'espère que notre maire actuel continuera à limiter les dégâts.

Puisque nous sommes sur la chasse, restons-y. Passons donc, avec ces quelques souvenirs, à la chasse de terre. Le territoire de Frontignan était très riche en lapins et perdreaux rouges. C'est avec un peu de peine et beaucoup de nostalgie que je traverse des quartiers entiers sur lesquels je chassais à mes débuts. Eh oui, je l'ai connu ce temps où chacun partait de chez lui, fusil sur l'épaule et chien en laisse. Nous ne connaissions pas encore le temps de ces « affamés » qui partent en voiture pour chasser à la Cible, se précipitent, toujours en voiture bien sûr, au Mas de Rimbaut, pour finir au Mas de Madame en étant passés entre temps par les Rabassous. Nous le faisons à pieds, nous, messieurs.... Où est-il le « fair-play » qui faisait que lorsqu'un chien levait un lapin qui passait devant vous,

vous le tiriez et le présentiez au propriétaire du chien ? S'il n'avait rien tué, il le prenait en vous rendant la cartouche. S'il en avait déjà, il vous proposait fort aimablement de le garder. Cela est bien loin de se faire aux lâchers de volailles (pardon, je voulais dire de faisans...). Je ne fais pas partie d'une grande famille de chasseurs. Mes deux grands-pères ne chassaient « *qu'au plat* ». Leurs pères non plus, je dois donc tenir cette passion de mes arrière-parents maternels, les Barre, pêcheurs sur l'étang d'Ingril. Mon père est venu assez tard à la chasse, sur l'insistance de mon oncle Fernand Lucher. Il a pris son premier permis de chasser en 1929, ce qui m'a valu de participer symboliquement à l'ouverture de la chasse à St Martin-de-Londres à l'âge de trois mois. C'est bien avant que je puisse suivre mon père à la chasse que j'ai vécu de belles soirées, grâce à la chasse. C'était le soir du chargement des cartouches car les chasseurs préféraient charger eux-mêmes leurs munitions que de les acheter toutes prêtes à la maison Sayen ou au bureau de tabac Cauvet. Ainsi, certains samedis soirs, le repas terminé, et vite car je me serais même passé de manger s'il l'avait fallu, mon père installait un journal sur la table de la cuisine. Il apportait alors une boîte en bois contenant tout son matériel dont je pourrais encore faire l'inventaire en donnant même les différentes couleurs. Je les revois tous ces objets dans l'ordre de leur mise en place. D'abord une vieille tasse à café (sans queue) pour la poudre « T », puis celle également sans queue pour le plomb, contenu lui même dans de petits sacs de jute. La boîte des bourres était rouge, de la marque Gabel, la meilleure, des cartons au calibre des cartouches (16 ou 12). Deux sortes de chargement : douilles neuves ou douilles vieilles. Pour les neuves, dont les couleurs vives me semblaient plus belles les unes que les autres, pas de problème. Papa à l'aide d'une petite mesure qui d'un côté dosait la poudre, de l'autre le plomb, prenait d'abord la poudre dans la tasse et la versait ensuite délicatement dans la douille. J'étais chargé d'introduire un carton que papa mettait en place lui-même à l'aide du bourroir car il ne fallait pas que la poudre soit trop tassée ou pas assez. Après cette mise en place de poudre, opération combien importante venait



Barry mon fidèle compagnon de chasse

l'introduction de la bourre « Gabel », celle qui poussait le plomb placé juste sur elle. Un dernier carton, numéroté ou non du plomb employé, puis venait le sertissage. Un petit appareil à manivelle était fixé sur un bord de table et il suffisait de tourner une manivelle en appuyant sur un levier pour que la cartouche soit prête à l'emploi. Nous étions bien loin des appareils dosant des poudres non oxydantes, avec des pressions très régulières pour des séries de plusieurs milliers de cartouches. Mais que de belles soirées ne faisons-nous pas manquer à nos enfants ! Bien sûr, ils ont la télé avec ses films de violence qui leur apprennent tout sauf la morale. Les cartouches de récupération, c'est-à-dire celles ramassées après usage devaient être désamorcées avec un petit appareil spécial qui désamorçait d'un côté et mettait en place l'amorce neuve de l'autre. Pour la suite de l'opération, le processus était le même. Les cartouches (les vraies) avant d'être remises nécessitaient une marque indélébile sur le permis. Notre chère Manufacture d'Armes et Cycles de St-Etienne apposait son tampon. Les deux marchands de cartouches de la ville : le tabac Cauvet et la galerie commerciale Sayen, faisaient un petit trou à l'emporte-pièce ou en découpant un coin du permis d'un coup de ciseaux, donc pas moyen de tricher... Nous nous servions chez M. Cauvet qui était un cousin éloigné.

Les jours d'ouverture, c'est bien avant le lever du jour que l'on entendait les chiens, tout heureux de reprendre la chasse et les longues promenades arrêtées depuis plusieurs mois. C'étaient leurs patrons, le fusil sur l'épaule et le sac copieusement garni sur l'épaule, qui se lançaient des plaisanteries en patois et des « merde » de bonne chance. Et voilà tout le monde parti, à pied, en direction des collines. Le grimper des Piochs était réservé aux plus jeunes ou à certains spécialistes du perdreau comme mon cousin Camille Julien ou les frères Cendras. Les compagnies de perdreaux, remisées sur les pics, descendaient, ailes tendues, en direction des vignes, au bord desquelles les attendaient d'autres chasseurs. Les vignes non vendangées et interdites à la chasse leur servaient de réserve naturelle. Ces chasseurs que l'on appelait les vieux et ceux

qui, trop fainéants, étaient postés sur les murs, n'avaient alors qu'à les tirer au passage. Sur le coup de 8 heures, 8 heures et demie, les coups de fusil s'estompaient et de petits groupes se formaient pour le déjeuner d'ouverture, qui, pour certains, pouvait durer jusqu'au moment de rentrer pour l'apéro de midi. La sempiternelle question du retour était « Alors, ça a marché ? ». Lorsque la zone Sud a été occupée à son tour pendant la drôle de guerre 39-45, la chasse a été aussitôt fermée et tous les fusils devaient être rendus à la Préfecture. Bien que le braconnage soit devenu une institution, le gibier laissé tranquille a, on peut le dire, pullulé.

J'ai eu la grande chance de vivre pour mon premier permis de chasse, l'ouverture de la Libération, celle de septembre 1945. Certains chasseurs avaient conservé leurs cartouches d'avant-guerre en même temps que leur fusil. Pour les autres, le système D fonctionnait à fond, soit pour obtenir des cartouches chargées, soit pour trouver de quoi les charger. Une des « combines » était de trouver des « bouchons ». Ces fameux « bouchons » provenaient de jouets des gosses de cette époque. Il s'agissait d'un petit bouchon de liège creux rempli d'une substance spéciale qui frappée par la pointe du revolver des gosses faisait beaucoup de bruit au départ. Avec un poinçon il fallait repousser la percussion précédente d'une amorce, le plus délicat étant de remplir à nouveau ladite amorce avec la pâte ramollie provenant du bouchon. Pour le plomb, les stocks étaient pratiquement inexistants. Aussi avons-nous connu l'époque des fondeurs de plomb. Les anciens tuyaux de plomb n'étaient pas rares en ville. Mais il s'agissait d'obtenir un plomb de chasse le plus rond possible. Le principe de base était de faire couler du métal en fusion au travers de grilles placées au dessus d'eau. Les différentes hauteurs de chute faisaient que le plomb était plus ou moins en « larmes plutôt qu'en boules ». Nous avons eu la chance, mon père et moi, durant cette période de restrictions de toutes sortes, de nous voir proposer, un jour, par le curé doyen de l'époque, le plomb, mou mais parfaitement rond, qui se trouvait dans les contrepoids des lustres de l'église.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

DÉPARTEMENT D' **HERAULT**
Arrondissement d' **Montpellier**

SIGNALÉMENT	PERMIS DE CHASSE
Agé de <u>16</u> ans	délivré à M. <u>Forestier</u>
cheveux <u>ch.</u>	né à <u>Frontignan</u>
front <u>deu.</u>	domicilié à <u>Frontignan</u>
sourcils <u>la.</u>	profession d' <u>étudiant</u>
yeux <u>mar.</u>	Le <u>27</u> AOÛT 1945
nez <u>dent.</u>	LE <u>Préfet</u> PRÉFET,
bouche <u>mar.</u>	Par Délégation :
barbe <u>noir.</u>	Le Fonctionnaire de
menton <u>mar.</u>	L'Administration Préfectorale
visage <u>au.</u>	
teint <u>la.</u>	
SIGNES PARTICULIERS	
Signature du porteur : <u>Forestier</u>	
N° <u>11226</u>	

Mon 1^{er} permis de chasser en 1945 avec les marques qui correspondent au nombre de boîtes de cartouches délivrées

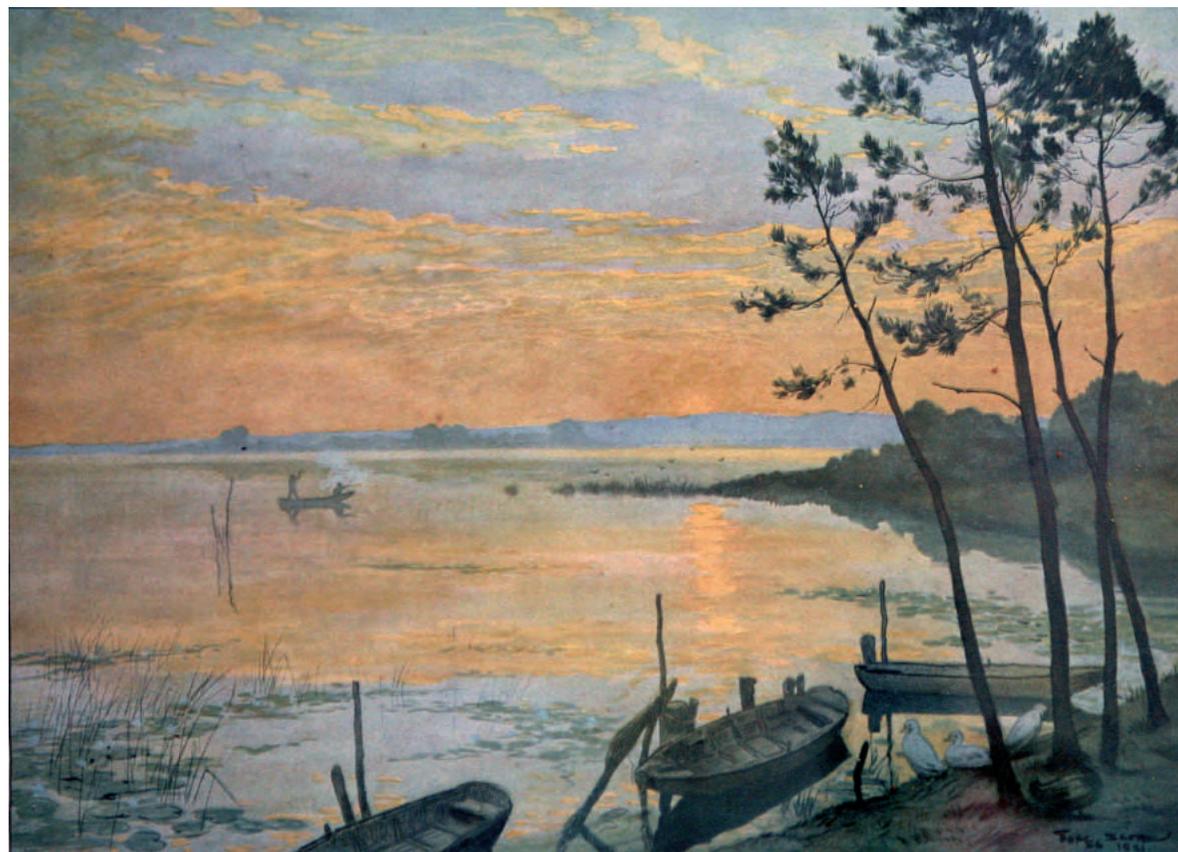


Mon père et moi lors d'une partie de chasse en 1973

C'était demander à quelqu'un mourant de soif s'il voulait boire.... La situation s'améliorant peu à peu, nous avons eu droit, un jour, à une attribution d'une boîte de cartouches par permis. Cette vente a été tamponnée sur le permis de chasse lui-même. J'ai bien entendu conservé cette pièce historique. Après avoir chassé avec M. Bessil, puis avoir servi de porte carnier à mon père, j'allais enfin vivre mon ouverture, ma première ouverture.

Je mentirais beaucoup trop si je disais que j'ai dormi cette veille d'ouverture de ma première saison de chasse. J'ai même, je crois, tenu le réveil à la main toute la nuit, pensant qu'il était arrêté. D'ailleurs, pourquoi avoir monté la sonnerie dudit réveil ? Mais que les heures sont longues dans de pareils cas ! Enfin, l'heure H du grand jour J finit bien par arriver. Avec les mille francs (francs de l'époque bien entendu) retirés de la vente de son magnifique Idéal, fusil vendu sur un coup de chagrin à la suite de la mort de notre premier chien épagneul breton « JIP », papa avait racheté, dès le lendemain, un fusil tout à fait ordinaire à percussion centrale, mais à « chiens apparents ». Ce fusil avait quand même une histoire, il avait été conservé durant l'occupation allemande dans un ancien réservoir d'eau. Il était bien évidemment un peu « piqué », mais il était quand même pour moi le plus beau fusil du monde. Une chemise usagée, un vieux pantalon de toile, chaussettes, gros souliers, bref le tout revêtu en un temps éclair, aussi rapide que pour avaler la tasse de café, et nous voilà partis, tous les deux c'est-à-dire papa et moi vers la route de Balaruc, direction les collines. A cette époque, les vignes débutaient dès le bord de la route de Balaruc et c'est un peu avant les dernières villas actuelles que j'ai dû placer mes deux cartouches dans le fusil. C'est d'un petit chemin à hauteur du trou de Di Marzo qu'un perdreau a eu la très mauvaise idée de traverser la route devant moi. Dans un tir « réflexe » (je n'ai jamais su viser), j'ai tiré ... et je l'ai tué. Lequel a été le plus heureux... il y a tout lieu de croire que c'est papa, moi j'étais bien trop surpris. Je pense que j'aurais pu le faire naturaliser, nous l'avons mangé, mais quel souvenir !

Il ne serait pas Frontignanais de parler de chasse sans parler de nos battues aux macreuses, autrement appelées « volées aux macreuses », faussement appelées macreuses d'ailleurs la macreuse est un canard. Ces battues qui avaient lieu à partir d'octobre étaient décidées par le locataire de l'étang de Vic, dès que le nombre d'oiseaux posés sur l'étang atteignait un nombre suffisant. Ce genre de sport était très prisé des gens de notre patelin qui comptait de grands fusils de cette spécialité qu'est le tir de la macreuse en réalité la foulque dont le vrai nom est foulque macroule. L'un d'entre eux, négociant de son état, y avait gagné le surnom de « plume fouque ». La battue était le plus souvent annoncée en début de semaine pour le dimanche suivant et ce jour-là, l'étang de VIC était entièrement ceinturé par ceux qui étaient appelés « les piétons ». Ces piétons se rendaient à VIC, soit à pied, soit à vélo. Les autres, c'est-à-dire les chasseurs qui devaient participer sur l'eau à la chasse, partaient de Frontignan en nacelle. Certains partaient par le chemin de halage en tirant, à pied, leur négafol par une corde appelée « maille » car il n'y a pas de « corde » sur un bateau, si petit soit-il. Les autres profitaient de se faire remorquer par un collègue équipé d'une nacelle à moteur fixe, nacelle qui devait être laissée à l'entrée de l'étang, les bateaux à moteur étant interdits. Ces départs donnaient l'occasion de voir de joyeux et inédits cortèges sur le bord du canal. Parmi les propriétaires de barques à moteur se trouvait un électricien de Frontignan et, deux de ses aventures valent peut être la peine que je vous les raconte. Durant le trajet pour se rendre sur les lieux, les hommes profitaient de déjeuner. Un déjeuner copieux étant donné les efforts soutenus pour ramer durant tout une battue. Notre électricien avait apporté... un cassoulet. Ce plat qui tient forcément l'estomac n'est bon que chaud. A l'un de ses amis qui lui en faisait la remarque, notre astucieux électricien répondit du tac au tac qu'il allait faire réchauffer sans problème son plat sur le moteur Bernard du bateau, moteur fixe et qui chauffait beaucoup. Chose aussitôt exécutée et si vite que les haricots attrapaient au fond de la casserole. Toujours pas de problème,



Aquarelle de Georges Scott représentant la chasse à la macreuse.



Scène de la « testa coufflé », l'apéritif de bienvenu...

un peu d'huile moteur servit de lubrifiant. Bien sûr, il fut le seul à en manger. C'est le même qui, quelques chasses plus tard, avec du matériel qui tenait toujours avec du fil de fer ou de la ficelle, eut des problèmes de voies d'eau importantes dans son embarcation. L'eau montant rapidement, les amis sautèrent rapidement sur les bords du canal avec les fusils et les munitions. Lui, en bon capitaine, était resté à bord pendant que la barque s'enfonçait dans l'eau très peu profonde sur le bord, peu profonde mais drôlement froide en plein hiver. Et c'est à ce moment-là que certains voisins ont pu entendre un cri devenu célèbre à Frontignan « L..... sauva la saussissa !!!!! ». Quittons la chasse, si quelques souvenirs intéressants me reviennent, nous en reparlerons.

Papa m'a eu raconté des histoires de sa jeunesse. Il m'a toujours garanti leur authenticité. Je peux donc les garantir à mon tour. Une de mes préférées est celle de « *La testa coufflé* ». J'ai souvent eu l'occasion de la raconter dans des réunions amicales et même à la radio avec celle des « ventres bleus » (mon grand classique). Je reviendrai dans les pages suivantes sur la magnifique et émouvante histoire des « ventres bleus ». « *La testa coufflé* » a débuté au « mas de Vacquier » et, je crois, un lundi de Pâques. La bande de copains, dont faisait partie mon père, et qui se retrouvait à chaque lundi de Pâques, avait décidé d'un repas champêtre au maset situé dans la vigne de l'un des leurs (j'ai d'ailleurs la chance de posséder une photo de « l'expédition »). Ainsi, les voilà donc partis avec le petit âne de mon grand-père et la charrette chargée de victuailles diverses. Il ne manquait bien évidemment ni à manger, ni à boire. Tous les participants portaient la tenue d'époque, y compris le chapeau de feutre ou le béret. Ils avaient tous une vingtaine d'années. Après avoir copieusement mangé et arrosé l'événement, certains jouaient aux boules pendant que les autres devisaient entre eux. Un seul s'était assis à l'ombre d'un olivier, ne tardant pas de passer de la position assise à celle allongée, convenant mieux à sa situation car il avait dépassé, peut-être légèrement, la dose de 0 gr 50 d'alcool. Le voyant ainsi parti dans un sommeil

profond nos amis pensèrent alors à lui faire une petite farce qui ferait rire toute la compagnie. C'est en observant le chapeau soigneusement posé à côté du dormeur que l'idée vint à plusieurs de lui faire le coup du chapeau. Une bande de papier découpée dans du journal fut placée à l'intérieur du chapeau, derrière la coiffe de cuir. De plus ce chapeau comportait un serrage extérieur qui, bien entendu, fut serré au maximum. Le moment de réveiller en sursaut la victime était donc venu. Toute la scène qui va suivre s'est déroulée en patois. Pour qu'elle soit compréhensible par tous, je vais donc la raconter en français, en confirmant qu'elle est bien véridique et qu'elle s'est passée exactement comme cela. « *Mais dé qué as, qu'est ce qui t'arrive : as la testa coufflé* » Surpris dans son lourd sommeil vaporeux, le malheureux ami ne comprenait pas grand-chose à ce qui lui arrivait. En désespoir de cause, il porta ses mains à sa tête pour essayer de mesurer l'ampleur du désastre. Pour son malheur, il mit son chapeau sur la tête. Le chapeau ne pouvant plus rentrer, c'était bien sa tête qui avait enflé et donc les amis ne lui mentaient pas du tout. Compatissants devant un tel malheur, ses prétendus amis lui proposèrent de le ramener à son domicile pour faire venir de toute urgence un médecin du village. Il fut décidé de laisser sur place tout le matériel et le petit âne pour revenir par la suite. Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun essayait bien sûr de ne pas rire dans cet étrange cortège, ou alors se laissait dépasser pour pouvoir rire seul un bon coup. Arrivée au domicile du « malade » qui, habitant au centre-ville, avait dû traverser tout Frontignan... déchargement en poids dudit malade et acrobaties dans les escaliers étroits pour l'amener à sa chambre. Rapidement déshabillé et couché le malheureux resta tout seul dans son lit, le chapeau posé à ses pieds sur le lit, bien en vue. Les courageux sauveteurs partirent tous comme un seul homme sous prétexte de retourner au mas chercher et l'âne et le matériel. Un repas de plein air avait été programmé le soir pour finir les restes mais, personne n'a réussi à manger, tous étant malades de rire. Comment s'est finie cette triste histoire ? La mère arrivant peu de temps après le départ précipité des bringeurs, a trouvé son fils couché qui, expliquant son malheur a demandé à



Scène de la « testa coufflé », le banc d'honneur...

sa mère de faire venir d'urgence le médecin de famille. Il faut toujours être prudent avec la tête....Pas de fièvre, un visage normal, un parler normal, la brave femme n'y comprenait plus rien. Elle ne comprenait plus rien jusqu'au moment où, partant chercher le docteur, ses yeux se sont portés sur le chapeau qui trônait au pied du lit. Retournant le chapeau entre ses mains elle s'aperçut tout de suite de la présence du journal dans la coiffe et du ruban serré au maximum. Elle aussi éclata de rire. La victime s'habilla et avec son vélo, s'empressa d'aller rejoindre les faux amis. Vous connaissez maintenant l'histoire de « *la testa coufflé* ». Tous les témoins sont morts, morts, même papa, qui prenait tant de plaisir à la raconter et en riant à chaque fois.

Parmi les vedettes notoires de la ville, nous avons un maçon dont je tairai le nom qui s'était fait une solide réputation, à cause de son métier, ses truculentes factures. Mon grand-père Seguin en connaissait des dizaines mais, malheureusement, je ne me souviens que de quelques unes que je vais vous raconter à mon tour. Les deux premières se passent à l'Hospice St-Jacques tenu à l'époque par des religieuses. Donc un certain jour, la supérieure de l'établissement fait appeler le fameux F....., (maçon de son état) lui montre un trou dans un mur en lui demandant de bien vouloir le boucher. Mais, allez facturer un travail aussi difficile !. La facture fut donc rédigée ainsi : « Avoir bouché le trou que madame la Supérieure m'avait montré..... 20 Francs..... ». Ma deuxième histoire de facture, véridique elle aussi, est celle établie à la suite de la demande faite, toujours par la mère supérieure de boucher un vasistas. S'apercevant qu'elle avait fait une erreur en faisant boucher cette entrée d'air et de lumière la religieuse demanda à F.. de remettre en place la fenêtre objet de ce double travail. S'il était un homme de l'art, il n'était pas homme de lettres et je pense qu'il a dû réfléchir longtemps avant de facturer « Avoir fait une fenêtre, que je n'ai censément pas faite ». Quittons l'Hospice pour nous rendre chez un gros négociant de la ville qui lui dit à peu près ceci : je veux placer dans mon chai, à côté de ces foudres, une « olive » de tant de litres...Tu vas donc me construire une assise en

béton afin de la poser dessus. Il lui précise et confirme la contenance et chacun s'en va de son côté. Le négociant en question était plus souvent dans ses bureaux ou chez ses clients que dans les chais, mais rendez-vous fut pris pour la réception de travail. Quelle n'a pas été la surprise du patron de se retrouver devant un superbe rond de béton. Exactement l'assise pour un foudre...rond...Très étonné, il en fit aussitôt la remarque au maçon qui lui répondit aussitôt, le plus calmement du monde « Qu'elle pute d'A..., mais si tu m'avais dit qu'une ovale n'était pas ronde ». Toujours le même homme de l'art sur la réflexion d'une de ses clientes qui se plaignait que la cuve qu'il avait bâtie laissait fuir l'eau : « Quelle p... de Mme B... qu'elle dit la pile y coule ». C'est le même F... qui, ayant appris la naissance d'un héritier chez le même négociant se précipita chez lui pour présenter ses félicitations aux heureux parents. Invité à rentrer dans la chambre de la nouvelle maman, notre maçon, peu habitué aux réceptions ou aux visites mondaines, il lança alors son fameux « Mme A.....vous êtes affreuse ». Le raccompagnant à l'escalier, le brave homme lui fit remarquer que ce n'était pas tout à fait comme cela que l'on parlait à une dame. Et le maçon répliqua aussitôt « Mais je voulais dire qu'elle était affreuse...de jolité ».

Si le livre des records avait existé à l'époque, un concitoyen y aurait figuré, à coup sûr, dans le chapitre : étourderies. Il était négociant en vins. Il lui est arrivé pas mal d'histoires, toutes aussi vraies les unes que les autres. Ayant loué les services d'un pêcheur professionnel pour lui servir de rameur pendant une battue aux macreuses, battue décrite dans les pages précédentes, le voici lancé dans la « bataille » et parmi les premiers sur le gibier, son rameur étant un véritable spécialiste de ce genre de sport. Au moment de charger ses fusils, il s'aperçut alors qu'il avait tout embarqué...sauf les cartouches. Faisant des tournées de représentation de vins pour sa propre maison, il descendait toujours dans les mêmes villes aux mêmes hôtels. Un certain jour voilà qu'un hôtelier reçoit un coup de fil de monsieur C... qui lui signale avoir oublié chez lui son pyjama dans la chambre 29. L'hôtelier le rassure en lui promettant de

lui envoyer le jour même, par la poste, le pyjama en question. Il ne l'a jamais reçu, et pour cause, car le soir en se déshabillant pour se mettre au lit, il se rendit compte qu'il s'était habillé le matin sur ledit pyjama.... Tous les mardis, les négociants de la ville se rendaient à Montpellier pour assister à un important « marché aux vins ». Notre étourdi part donc en voiture avec sa mère et sa sœur qui avaient voulu profiter du voyage à la capitale régionale. Le voyage se passa fort bien et rendez-vous fut pris pour le retour à 18 heures devant le théâtre municipal, là où était garée la voiture. Les deux braves dames très ponctuelles étaient à l'heure précise au lieu de rendez-vous. Une heure se passe, puis deux, et c'est alors qu'affolées elles téléphonent à leur domicile pour savoir si Monsieur.... avait donné de ses nouvelles. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'elles se rendirent compte que c'était lui-même qui leur répondait. Ayant oublié qu'il était parti en voiture, il était tout simplement rentré avec le train du soir, ne s'étant plus souvenu de sa mère ni de sa sœur. Ces dernières sont rentrées en taxi, la voiture étant restée à Montpellier jusqu'au lendemain. Une autre fois, c'est un rendez-vous galant qui s'est mal terminé. Il amena dans un hôtel où il était connu, une de ses conquêtes en demandant à être réveillés de bonne heure, lui ayant un train à prendre, sa conquête devant être de retour à la maison avant le retour du mari. Réveillé très discrètement par le veilleur, voilà notre étourdi qui s'habille à la va-vite, prend sa valise, ferme la chambre à clef, et met la clef dans sa poche sans plus penser qu'il avait oublié de laisser ladite clef à l'hôtel et surtout de réveiller sa compagne d'un soir....Bien entendu, des histoires il en a eu beaucoup d'autres et je crois qu'il faudrait presque un livre pour les narrer toutes.

Autre vedette locale, Maurice. Monsieur Maurice comme j'aimais bien l'appeler. Ce pêcheur, poissonnier à la retraite, donnait un sérieux coup de main au Centre Nautique de Frontignan. C'est là d'ailleurs qu'un superbe panneau placé au dessus du bar annonçait : « Mesdames, pour un service, pour un caprice : voyez Maurice ». En plus de ses fonctions de grutier, il tenait ce que nous appelions pompeusement

le « bar ». Il renseignait tout le monde, était au courant de tout. Lorsque j'ai quitté mon métier d'agent général d'assurances, j'ai complètement changé de « direction » en devenant pêcheur professionnel. C'est à cette occasion que j'ai eu le grand plaisir de travailler en mer avec notre Maurice, pas national mais local. J'ai passé durant cette période quelques moments de rire que je ne pourrai pas oublier. Je vais essayer de vous raconter quelques unes de ses aventures. Il m'a toujours certifié l'exactitude des faits. Moi je ne vous certifie rien ! Il avait pour habitude de rire avant de raconter. !!! Mais allons à la Peyrade. Essayez de vous représenter la scène, nous sommes en pleine débâcle allemande, époque où les troupes du Grand Reich se repliaient avec tous les moyens de locomotion qu'elles trouvaient, corbillards compris. Nous sommes dans un bistrot bordant la route nationale, il est environ midi. Jour avec ou sans alcool, comme l'exigeait la Loi en cette époque si troublée, le café était rempli de sa clientèle habituelle. Par le plus grand des hasards, de ces hasards qui font l'histoire, un client se met à la porte et s'écrie « Les Allemands » ! Le temps d'un soupir (comme dit Maurice) et plus personne n'est debout dans la salle, patron compris. Couchés sous les tables, derrière le comptoir, certains enfermés aux chiottes etcUn silence de mort règne dans la salle si animée quelques instants auparavant. Enfin tout le monde à plat ventre. Au bout d'un certain temps, temps toujours très long dans de pareils cas, un étranger, de passage dans le bar, rampe vers la sortie et dominant sa peur, jette un coup d'œil par la porte restée entrebâillée. Et il voit... Un soldat allemand poussant un vélo lourdement chargé par son équipement personnel, les armes ayant dû être abandonnées dans un fossé. Le guetteur a alors hurlé un cri que nous baptiserons de décompression : « Il est tout seul et il n'est pas armé ». Alors, comme un seul homme, ils sont tous sortis et l'ont fait prisonnier. Surtout que mes bons amis lapeyradois ne se fâchent pas.... C'est Maurice qui me l'a racontée. Restons dans cette période. Notre ami avait fait la connaissance d'un braconnier notoire, le nommé S...Et c'est ici que commence la ...chasse aux lapins de garonne. Pensant améliorer son repas de topinambours



Départ des Allemands en 1944



Albert Forestier, mon grand-père

le dimanche et rutabagas en semaine, voilà Maurice parti pour une chasse aux lapins. Après quelques kilomètres à vélo, et de nuit bien sûr, les deux chasseurs cachent leurs engins et partent dans la nature.

Sur les recommandations du braconnier, Maurice a dû, à un certain moment, marcher exactement dans les traces de son guide. Après quelques kilomètres, marcher normalement a été une délivrance. Un certain nombre de « collets » a été placé aux endroits voulus et il ne restait plus qu'à revenir le lendemain de bonne heure pour ramasser les victimes. S... était un as dans ce genre de chasse et Maurice se voyait déjà au lendemain en train de faire « la cueillette ». Avant de refaire le trajet retour, l'apprenti braconnier ne put s'empêcher de poser une question à son guide : pourquoi me recommandes-tu de poser mes pieds où tu poses les tiens ? La réponse fut terrible : c'est parce que nous traversons un champ de mines ! L'émotion fut telle que l'apprenti fit le chemin de retour sur le dos du professeur... D'autres fois, dans l'arrière garrigue ils allaient chasser au fusil. Le maître de Maurice laissait prudemment son arme démontée, cachée sous une grosse pierre ou une fente dans un rocher. Mais Maurice circulait en tremblant avec son fusil plié dans un journal et ficelé le long du cadre de son vélo. Et les voilà partis de très bon matin, l'élève suivant le maître à quelques mètres de distance.

Toutes les histoires de cet ami, malheureusement aujourd'hui décédé, auraient mérité d'être écrites. Hélas, je ne me souviens plus des autres. Il faut dire que celles que je viens de vous narrer font quand même partie des meilleures. Pauvre Maurice !!! . Oh, j'oublie : c'est lui qui disait dès le mois de juin ou dès qu'il avait vu les premières demoiselles en maillot « Ca y est, nous entrons dans la saison culinaire » (cul...linaire). Je lui entendais faire ce jeu de mots chaque année, je ne pouvais pas le taire.

Mon grand-père Forestier était menuisier ébéniste et travaillait avec son frère Pierre Boulevard Gambetta. C'est ce dernier qui s'occupait et de la facturation et de l'approvisionnement en matériel. Ainsi lorsqu'il se rendait à Mont-

pellier aux établissements Baurés, il partait avec une très longue liste sur laquelle on pouvait lire : des pointes de 120, j'en ai ; des boulons de 10, j'en ai ; des charnières de 10, j'en ai, etc ... etc...Bref, il partait presque avec l'inventaire de son stock alors qu'il aurait été beaucoup plus simple de marquer ce dont il avait besoin, ce que son frère n'est jamais parvenu à lui faire admettre. Comme quoi, dans ma famille il y en a, des « *raboussiés* » !

Notre village, bien avant la guerre, était doté d'une harmonie municipale pompeusement appelée « l'Orphéon Frontignanais ». Comme tout orphéon qui se respecte, nos musiciens se déplaçaient dans les villages d'alentour pour participer à des concours musique qui avaient tous, d'ailleurs, un très grand succès populaire. Dans un de ces villages dont l'histoire a perdu le nom, chaque porte-bannière, en défilant devant la table du jury, était tenu d'annoncer le nom, soit de la ville, soit de la société. Le porte-drapeau de Frontignan, un nommé C....et qui n'avait d'ailleurs pas inventé la poudre, répondit à la question « Et vous, d'où êtes-vous ? » par un légendaire « Nous ne sommes pas d'ici »...

Bien que j'aie vendangé à partir de 7 ans et jusqu'à ce que mon père vende les vignes, je n'ai pas beaucoup d'histoires de vendanges. Pas beaucoup, sauf une qui m'est arrivée personnellement à une vigne dénommée « la Poule d'Eau ». C'est une vigne qui était longée par la voie ferrée d'une part, et le marais du Mas Neuf de l'autre. Sur les 10 heures du matin, mon fils aîné, alors âgé de 7 ou 8 ans commençait à nous ennuyer car il s'ennuyait lui-même. A court d'arguments et ne sachant plus qu'en faire, je lui ai dit alors : « Va au bout de la vigne, sans sortir sur la voie, et regarde si tu ne trouves pas un lièvre ». Il se dirigea alors vers le chemin de fer et au bout d'un très court instant, après le passage de l'express de 10 heures 10, il me cria « Il y en a un ». Je lui répondis aussitôt « Amène-le ». C'est alors que le gamin me cria « Papa, il est trop gros, viens le chercher, je ne peux pas le porter tout seul. ». Sur son insistance, surtout qu'il ne voulait pas revenir les mains



Les musiciens de l'Orphéon, en pause, pendant les fêtes de Frontignan



Un lièvre dans les vignes



Pont du chemin de fer sous lequel où nous pêchions au « saousset »



« Toupis » (topin en occitan) de terre servant à cuire les aliments

vides, je me suis rendu au bout de la vigne, et là j'ai trouvé un énorme lièvre avec juste une goutte de sang au bout du nez. Il venait d'être tué par le passage du train venant de Montpellier. Bien entendu, je me suis fait chambrer comme pas un, par le reste de la colle...

En pensant à un plat bien de chez nous : le court-bouillon d'anguilles, anguilles qui se trouvaient à profusion dans nos étangs ainsi que dans le canal, je pense à une pêche très particulière qui se pratiquait dans le canal du Midi, la pêche au « saousset ». Un lieu très prisé parce qu'à l'abri, c'était le bord du canal, sous le pont du chemin de fer. Pour cette pêche à l'anguille par temps pluvieux, il suffisait au candidat d'enfiler une certaine longueur de vers de terre sur un fil. Ces longueurs étaient ensuite repliées pour former une espèce de paquet attaché à un cordon qui pendait au bout d'une canne à pêche d'assez forte section ou même d'un simple roseau ou bambou. Cette ligne, tenue d'une main, trempait dans l'eau trouble du canal et il suffisait, dès que l'on sentait qu'une anguille était accrochée, de soulever la ligne et faire tomber l'anguille ou les anguilles à l'intérieur d'un parapluie tenu ouvert en dessus de l'eau. Cette pêche était pratiquée en période de pluie uniquement, pour une question de cueillette des vers de terre et d'eau trouble dans le canal.

Je ne voudrais pas quitter l'anguille, sans parler un peu de ce que nous mangions... avant guerre. La nourriture, en semaine, était surtout composée de ragoûts, carbonades, daubes, salmis, le tout parfumé du traditionnel « bouquet garni » : thym, laurier, fenouil, basilic et persil. Il ne faudrait pas oublier les grillades, les meilleures étant toujours faites sur de la braise de sarments de vigne dont les gens faisaient provision au moment de la taille. Et les « toupis » (topin en occitan) de terre ou les plats émaillés que chacun portait chez son boulanger qui, en fin de journée, remplaçait sa fournée traditionnelle par des plats remis par les clients. Dans les pots de terre, recouverts d'un papier de boucher ; les tripes (plus ou moins mode de Caen...plutôt mode de Frontignan), les daubes au vin rouge et mon pré-

féré (je revois encore le plat rectangulaire émaillé rouge à l'extérieur et « *mirgaillé* » bleu à l'intérieur. Dans ce plat mamet Jeanne plaçait des pommes de terre coupées en rondelles, elle y ajoutait quelques oignons coupés en rondelles eux aussi et, sur le dessus, pour le gout et le décor, des tomates coupées en deux. Vers midi nous nous pressions pour retirer nos plats que le boulanger sortait au fur et à mesure et qui de ce fait arrivaient chauds à la maison. Mon Dieu, que c'était bon...

La femme, qui s'occupait du foyer en ce temps-là, prenait la peine de cuisiner. Elle préparait des plats peu coûteux d'abord et qui tenaient bien l'estomac ensuite. Et c'était un «navarin de mouton - pommes de terre», un « *salablondin* » à base de viande en sauce au vin avec des pommes de terre cuites dans la sauce, le « ragoût bâtard », plat économique dans lequel la viande était remplacée par de la chair salée (poitrine de porc salée). Le dimanche, une cuisine plus soignée nous permettait de déguster les alouettes sans tête, le civet de lapin, les rognons au madère, les œufs farcis ou la viande sur le gril. Les spécialistes du poisson préparaient quant à elles d'impériales bouillabaises, des gibelottes ou autres sauces dont on se léchait les doigts. Ma grand-mère maternelle, grande cuisinière de poisson préparait une bouillabaisse réputée à cent lieues à la ronde. Ce plat, dont je revois encore tout le cérémonial, était surtout un plat d'été préparé à la villa quand nous avions des invités (et c'était presque tous les dimanches). Le poisson commandé la veille aux pêcheurs de la plage, lui était livré le matin de bonne heure, dès qu'il avait été démaillé du filet ou tiré de la traîne. Souvent, si je me trouvais là, je l'aidais à le nettoyer. Le vin blanc, la sauce tomate, le thym, le laurier et le basilic commençaient à mijoter lentement. Il faut dire que l'heure de se mettre à table avait été fixée impérativement par mon grand-père, un habitué du commandement. Lorsque cette sauce déjà si odorante était au point et suivant l'heure, grand-mère Jeanne commençait à mettre le poisson. Chaque catégorie de poisson était mise à tour de rôle, les plus délicats étant réservés pour la fin, juste au moment de se mettre à table. Ce plat



Pilon à aïoli



Au 1^{er} plan à droite, une vue de la fameuse machine destinée au chauffage de l'eau les jours de lessive



Le tourne-broche du mas de la plage

était, en principe, toujours accompagné de riz (de Camargue bien entendu). C'est une vraie et grosse anchoïade qui servait d'entrée après le pastis, la Suze ou le Frontignan. C'est cette même grand-mère qui nous mitonnait pour le repas de Noël, juste avant le chapon ou la dinde, et selon la tradition Frontignanaise : « *le pouaou* » au four. Il s'agit, en fait, d'une très grosse anguille, placée dans un plat allant au four, et baignant dans du vin blanc et des champignons secs, recouverte de chapelure et de rondelles de citron. Malheureusement, ce plat ne peut plus se préparer car il est devenu impossible de trouver une anguille assez grosse pour le faire. Nos étangs regorgeaient d'anguilles de toutes tailles, ils ne contiennent plus de poissons dignes de cette préparation. En six ans de pêche professionnelle sur Ingril je n'ai jamais pu tenter de préparer « *le pouaou* » façon grand-mère Jeanne. Un autre plat très prisé était le salmis de macreuses qui était d'ailleurs la principale préparation de cet oiseau. La macreuse, plus exactement la foulque, était découpée en morceaux et préparée en sauce au vin, mélangée à des morceaux de cochon et des olives noires... Quel régal !

Cela serait presque un sacrilège de laisser sous silence « la broche » ou plus exactement le « tourne-broche ». Cet astucieux appareil permettait de cuire volailles et gibiers depuis le perdreau jusqu'au lièvre en passant par le lapin, les cailles et les sarcelles. Il ne faudrait pas oublier les rôtis de bœuf, les gros poissons et même la grosse anguille. Lorsque le ressort arrivait en fin de course, une sonnerie se faisait entendre et il fallait alors grâce à une manivelle qui se trouvait sur le côté, remonter le ressort. A l'aide d'un « *flambadou* » que l'on plaçait dans la braise et le remplissant d'un gros morceau de lard, nous « flambions » le rôti en cours de cuisson en faisant dessus des espèces de pointes de feu.

Le jeudi, jour sans école en ce temps-là, était pour mes parents le jour de la lessive dans la rue Croix d'Ingril. En se promenant dans le village, il n'était pas rare de se trouver, dans plusieurs quartiers un engin que tout le monde appe-

lait « la machine » et qui était une cuve dans laquelle on mettait de l'eau à chauffer pour la lessive. Le dessous de cet étrange appareil n'était rien d'autre qu'un foyer alimenté au bois, foyer qui reposait sur quatre pieds. La machine installée dans la rue était entourée des cuiviers en zinc qui servaient aussi bien pour la lessive que pour le rinçage. Tout le monde n'en étant pas équipé, elle était prêtée aux voisins ou amis. Aux beaux jours, la cérémonie de la lessive était une journée de vraie fête pour mon petit voisin et pour moi. Nos parents nous laissaient descendre de bonne heure dans la rue. C'était alors le moment sacré de notre brasucade. Le père de mon ami, qui était laboureur de son métier, nous rapportait de la vigne des escargots petits-gris que nous conservions dans une caisse en bois recouverte d'un morceau de moustiquaire. Nous disposions par terre une planche de bois sur laquelle nous déposions un papier de boucherie gracieusement offert par le boucher du quartier. Sur ce papier étaient alignés, côte à côte, tête en bas, plusieurs dizaines d'escargots qui allaient nous servir de copieux petit déjeuner. Nous recouvrons alors cette planche de paille qui une fois mise à feu, allait cuire nos victimes. Nous avons eu, très jeunes le tour de main pour la cuisson, car tout le secret de cette préparation est bien sûr la cuisson, l'escargot ne devant être ni trop cuit ni trop cru. Pendant ce temps, mon grand-père nous avait préparé une vinaigrette avec huile, poivre et sel. Une vinaigrette disait-il, mais surtout sans vinaigre qui enlève le goût de l'escargot. Nous étions assis, pour cet impérial déjeuner sur des caisses de limonade retournées provenant du bistrot d'à côté. Lorsque j'ai créé, ces dernières années la Très Digne et Très Gourmande Confrérie de la Brasucade de Moules de Mer et d'Escargots de terre, c'est en pensant aux moules que nous préparions chaque année avec l'ami Michel, mais j'ai ajouté « et d'escargots de terre » en pensant à mes brasucades d'enfant. Le reste de la journée lessive se passait à courir dans la rue. Aussi, le soir venu, nous n'étions pas tellement reluisants. La dernière eau tiède de rinçage du linge nous était donc réservée et je nous vois encore trempant et nous arrosant à qui mieux mieux. Le linge lavé était transporté jusqu'à l'étendoir municipal qui se trouvait



Michel Juanena et moi lors de notre dernière brasucade au Festival du muscat 2004



Le cinéma Escot situé Bd Victor-Hugo aujourd'hui devenu cabinet d'assurances

juste derrière les maisons de la gare. Sur l'emplacement actuel de la Salle de l'Aire, les draps, chemises, mouchoirs, serviettes, c'est-à-dire tout le linge de la maison, étaient étendus et restaient là jusqu'au lendemain. Sur des dizaines et des dizaines de lessives, il ne nous a jamais rien manqué. Heureuse époque... où les portes n'étaient jamais fermées à clef, les plus craintifs fermant à clef à leurs départs, mais mettant la clef sous le paillason d'entrée. Heureuse époque !!!

Je ne voudrais pas oublier une vieille habitude de chez nous (à Frontignan, bien sûr), celle de « faire la rue » en semaine, « faire le Boulevard » le dimanche soir. J'ignore depuis quand existait cette mode de faire les cent pas en discutant par petits groupes, sur un circuit allant du début de la rue du Port (à la hauteur du Bd de la République) jusqu'au devant des galeries commerciales (maison Sayen), au droit de la pharmacie de la Mairie. Le dimanche, plus personne dans la rue, tout Frontignan endimanché se retrouvant sur le Bd Gambetta (de la gare de marchandises au rond-point). J'ignore également à quelle date auraient fini ces « façons de vivre » qui, je le crois, paraissent être typiquement Frontignanaïses. Je me suis marié en 1952 et mon épouse a bien connu cette habitude. Je pense, quant à moi, que la généralisation de la télévision a été pour beaucoup dans cette disparition. Dommage car il s'y raconté beaucoup d'histoires et de faits divers. En semaine, dans la rue, les groupes de promeneurs étaient plus corporatifs qu'amicaux, bien que très souvent les uns et les autres ne fassent qu'un. Le dimanche, les promeneurs étaient davantage des groupes familiaux ou amicaux qui sortaient du cinéma ensemble. Ces cinémas, au nombre de deux, Ciné Escot et Variétés, avaient leurs habitués, quel que soit le film projeté. Le samedi soir, c'était le ciné Escot, le dimanche en matinée, les Variétés. La vaste salle des Variétés servait aussi chaque année de salle de bal pour la fameuse « nuit du carnaval » organisée de A à Z par notre irremplaçable Henri Martin. Ce personnage de notre ville a créé des orchestres complets rien qu'avec des gens qui ne connaissaient pas la moindre note. Pour cela il inscrivait des nu-

méros sur les partitions et sur les instruments et il suffisait aux exécutants d'appuyer sur leur instrument au même chiffre que celui de la « partition. ». C'est à l'une de ces occasions que nous avons pu noter le dialogue suivant entre un père qui reprochait à son fils de faire des fausses notes « *hé bé, dé qué fas....* » « *hé, toqué los qué té toqués* »..... Il y a lieu de parler du cinéma paroissial qui a fonctionné quelques temps dans la chapelle des Pénitents blancs transformée en salle de cinéma, l'écran se trouvait à la place du chœur. Il s'est arrêté par manque de clientèle...

Une autre petite histoire, vraie, elle aussi. Mon oncle habitait, lorsqu'il était à Frontignan, sur un boulevard qui s'appelle aujourd'hui : Bd Général de Gaulle. Cette petite maison avait été très certainement construite dans les anciens remparts qui ceinturaient la ville, car le mur faisant face audit boulevard était très épais. Tellement épais que les constructeurs avaient profité de l'épaisseur du mur pour créer un petit placard. Ce petit espace comportait un fin grillage à l'extérieur et une petite porte à l'intérieur. Il servait de garde-manger, à proximité de la cuisine. Un lendemain de fête, se levant pour aller à la vigne, le père de mon oncle, encore un peu endormi et très certainement « *vasouillard* », voulut s'assurer du temps qu'il faisait. Il ouvrit ce qu'il croyait être la fenêtre, ouvrant en fait la porte du garde-manger et pencha la tête, comme pour voir dehors. Il ne vit rien, mais sentit l'odeur du fromage placé dans le placard. Il renifla plusieurs fois avant de crier à son épouse « *Anna, lou temps sentis lou formatge* » (Anna, le temps sent le fromage...). Le rez-de-chaussée de cette maison avait servi à l'époque de café de l'Esplanade.

Ces quelques pages, que j'aurais pu baptiser « beaucoup de rien, un peu de tout », ont été écrites, non pas avec la plume, mais avec le cœur. En effet ce n'est pas sans nostalgie que l'on peut parler de son « patelin », mot que mon ami d'école, Christian Combettes, ancien maire de Frontignan, se faisait une joie d'employer chaque fois qu'il était amené à parler de sa ville. Si je suis nostalgique, ce n'est pas en regrettant cette jeunesse que je n'ai plus, mais plu-



Sur la gauche la porte d'entrée du café de l'Esplanade tenu par la famille Chavanier (grand-père de mon oncle Fernand Lucher)



*Lors de l'organisation des lotos dans les cafés de la ville, les lotos étaient exposés sur les façades.
Ici le café André, aujourd'hui Bar La Colombe.*

Coll. Jean-François André

tôt la façon que nous avons de vivre, disons avant la Libération. Frontignan : 6 600 habitants, plusieurs centaines d'hectares de vignes, des garrigues, de marais, d'étangs, tout le monde se connaissant beaucoup étant cousins ou petits cousins...

Un village dans lequel, comme je l'ai dit précédemment personne, ou presque, ne fermait sa porte à clef. Un village avec ses fêtes locales à base de joutes languedociennes les joutes « sétoises » n'étant pas encore inventées, ses apéritifs à la terrasse des cafés, tous noirs de monde, surtout ceux du Bd de la République. Après dix-huit ans de mandats d'élu municipal, je me demande parfois si Frontignan n'a pas grandi trop vite et ne grandit pas trop vite encore actuellement. Je sais très bien qu'il faut se serrer un peu pour faire de la place à tout le monde, mais enfin, il y a peut être des limites. En s'agrandissant trop on pénalise aussi bien les indigènes que les nouveaux arrivants qui risquent de ne plus trouver tout ce qu'ils espéraient. Cet apport nouveau de population oblige à créer : des écoles, des crèches, des logements, des locaux d'associations, des stades etc...etc...

Les anciens, comme moi, regrettent les lotos d'antan. Que sont-ils devenus, les lotos de Noël et du Jour de l'An, seuls lotos autorisés, organisés par les patrons de bistrot pour faire plaisir à leurs clients et amis, sans souci de recette, mais en prenant le temps de modérer les parties afin de servir l'apéritif. Les lotos avaient lieu la veille de Noël, bien sûr le Jour de Noël, la veille du jour de l'An et le jour de l'An lui-même. Quelques petites exceptions lorsque les fêtes tombaient une veille ou un lendemain de dimanche. Pas de réfrigérateurs, de voyages aux Baléares à gagner, seulement de la volaille et du gibier (même pas de jambons qui, à cette époque d'élevage traditionnel, étaient trop chers pour faire un lot). La quine la plus prisée était celle comportant une dinde avec, en principe, quelques douzaines d'huîtres de Bouzigues. Les quines dites normales étaient composées d'une ou deux volailles et toujours une ou deux douzaines d'huîtres. Au cri de « quine », la partie

s'arrêtait.

Après vérification du carton gagnant, le numeur annonçait « La quine est bonne, le lot sera meilleur, n'oubliez pas le camionnage ». La pièce remise par le gagnant à la remise de son lot était en principe destinée audit numeur. Pour gagner il suffit d'aligner cinq chiffres sur la même ligne.

Durant la partie ceux qui avaient un quaterne (4 numéros) criaient, avec l'accent qui m'est si cher « *Monta lou* » (monte-le). Certains autres, qui voulaient aider la chance s'écriaient « *boulègue* » afin que le numeur secoue le sac contenant les quatre-vingt-dix numéros du jeu de loto. Certains de ces spécialistes étaient très célèbres et ils étaient retenus très longtemps à l'avance par les patrons de bistrot. Quelques-uns étaient même en exclusivité dans tel ou tel café. Je précise, mais est-ce bien la peine, qu'ils étaient tous du « pays » car un « Parisien » se serait fait huer. Les deux expressions « *boulègue et monta lou* » sont toujours utilisées, mais avec quel accent....Pour les nostalgiques je rappelle ci-dessous les expressions suivant certains chiffres à leur sortie du sac. Certaines sont encore employées, d'autres ont été oubliées ou remplacées, elles ne me font plus rire lorsque j'entends l'« assent » du numeur.

Les numéros du loto :

- 1 - Il est tout seul
- 2 - Comme papa
- 3 - En Champagne
- 5 - La pleine main
- 6 - Elle est en haut
- 7 - En voiture
- 9 - Elle est en bas
- 10 - De que dis
- 11 - Les jambes de...
- 13 - Ma sœur Thérèse
- 14 - L'homme fort
- 16 - Les pois chiches
- 19 - Saint Clair



Un des grands lotos de Noël

Coll. Jean-François André

20 - Sans eau
22 - Les flics
30 - Le Gard
33 - Chez le docteur
34 - L'Hérault
50 - Le cul de ma tante
51 - Le pastis
69 - Messieurs, essuyez vos moustaches
75 - Le canon
80 - Dans le coin
81 - Le régiment de mon frère
89 - La mamée
90 - Le papé

Les dernières parties du soir du Jour de l'An étaient peu fréquentées, si ce n'est que par les acharnés du jeu, les plus suivies étant celles d'avant la messe de minuit et celles d'avant réveillon. Aux apéritifs de Noël et du Jour de l'An, se jouaient les « petits pieds » c'est-à-dire : grives, bécasses, canards et même perdreaux. Après la dernière quine le nommeur disait toujours en lengo nostro « *Allé, a l'an que ven, sé siem pas mai... qe seguem pas mens.....* »

Il y a, paraît-il, un « parler sétois » !!! Comment, avec seulement trois petites centaines d'années d'existence, peut-on avoir un « parler » si ce n'est un mélange franco-occitan-italien. Voici quelques expressions Frontignanaïses que j'emploie encore et que j'ai toujours entendues dans mes conversations. Je n'en garantis pas l'orthographe car ceux qui me les ont léguées ne sortaient sûrement pas de « Science-Po ». Certaines de ces expressions s'emploient aussi bien en français qu'en patois. Je commencerai par celle de mon grand-père Seguin qui n'était pas du tout chauvin ... ou presque. « *E e tot crama, qe Frountihnan demòr...* ». Lorsque je suis avec des parisiens, je leur dis « Et si tout brûle, que Frontignan reste... ».

N'oublions surtout pas notre légendaire « cagnard » ou banc « *d'aissos s'avança* » toutes les après-midi d'hiver, et pour peu qu'il fasse soleil, les anciens du village se ras-

semblaient au bord du canal et avaient en principe leur place. Les plus anciens assis sur la partie gauche d'une vieille poutre de récupération posée sur 2 ou 3 cairons en pierre de Castries. A mesure que l'un d'eux disparaissait, un de ceux qui restait debout par manque de place, s'asseyait en bout de banc toujours côté droit et ainsi de suite. Là jusqu'à ce que le soleil baisse, ils se racontaient des histoires de leur jeunesse, la détresse d'un nouveau cocu, la grossesse d'une autre (avant même que le mari ne le sache) ou alors ils refaisaient le monde.

D'autres expressions, intraduisibles, sont toujours en patois. Vous trouverez, entre parenthèses, un essai de traduction.

« *Amaguer* » (cacher).

« *Bouléguer* » (remuer).

« *Se rabaler* » (ramper ou se traîner).

L'expression patoise « *rabale quicon* » (qu'est-ce que tu traînes).

« *Couillon* » (terme très amical employé seulement avec un ami ou un proche). Il existe aussi le « grand couillon » (encore plus fraternel). Et s'il ne s'agit pas d'un ami ?.. Alors on dit... quel con !

La « *rase* » à Frontignan, c'est une haie.

Le « *fadat* », c'est un fada.

Le « *roumégaïde* » (le ronchonneur).

Le « *raboussié* » (celui qui n'est jamais d'accord).

L'expression « *quane miòla* » (qu'il est bête).

Le « *rapoutégaïde* » (le ronchonneur qui se répète).

Un « *caraidou* » était un petit chemin de garrigue avant que des techniciens écologistes parisiens n'y plantent des pins.

« *Fan de chichourle* » c'est un juron.

Il « *chasse au plat* » (c'est un gourmand pas un chasseur). Par contre « chasser aux pieds » c'est chasser le lapin, sans chien, en tapant sur chaque buisson avec le pied pour faire débouler un éventuel lapin.

« *Passet à Toni* » pour dire : si ça a passé à Toni, ça peut te passer. Personne n'a jamais pu me dire qui était le « Toni » en question.



Le Cagnard

« *Are n'i a prou* » (maintenant ça suffit) ;
« *Gasta boï* » (toujours en patois : bricoleur dont on veut amicalement se moquer).
Lorsqu' on se « *l'ounche* » c'est que l'on s'est sali.
Etre « *gleizar* », c'est être curieux et avoir les yeux partout.
« *Patanious* » c'est avoir les yeux collés par la « *patagne* ».
Une « *raïsse* », c'est un groupe et un « *Talh dé missolé* » c'est quelqu'un de bête.
Un peu grivois, mais tellement Frontignanais, lorsqu'il fait bien chaud, l'été, en plein cagnard : « *Ai lou cuol que me servis de regòla* » : j'ai le cul qui me sert de rigole (excusez-moi chers lecteurs...).

Le grand-père cité plus loin avait des expressions dont j'ignore l'origine. Peut-être à lui, peut-être ramassées à l'occasion de visite dans les chais de Frontignan pour son métier de représentant en articles de chais. La mort subite était pour lui : « Il s'est couché en bonne santé, il s'est réveillé mort ». Un mari cocu qui avait tué sa femme « Il l'a tuée pour lui apprendre à vivre » Une autre mort subite « Il est mort en bonne santé ».

Il serait possible d'en faire tout un dictionnaire, de notre cher patois Frontignanais. Quel bonheur j'avais de pouvoir le parler avec mes grands-parents Seguin qui le parlaient encore entre eux. Longtemps avant que l'occitan puisse s'étudier à Frontignan, ma seule occasion de parler mon cher patois, était de commander mes chiens de chasse dans cette langue, et bien qu'épagneuls bretons ils le comprenaient parfaitement. Ceci depuis mon 1^{er} permis de chasse en 1945.

Avant la guerre, nous avions un gardien à la Mairie dont l'épouse exerçait la fonction de concierge et lui d'appartenance. A la demande de Monsieur le Maire ou d'un responsable de la mairie, il était chargé de passer dans les rues et, après un roulement de tambour, commençait par son indispensable « Avis à la population ». Un autre bref roulement annonçait la fin de sa lecture, et le voilà reparti vers un autre point d'annonce. Après avoir fait valoir ses droits à

la retraite, il a été remplacé dans cette tâche si importante par un vieux garçon maigrichon, un nommé B..., toujours coiffé d'une vieille casquette et un « mégot » collé au coin des lèvres. Souvent l'hiver, lorsque le texte à lire était un peu long, il avait de graves ennuis. Ne fallait-il pas qu'il tienne son texte d'une main et les baguettes de l'autre. Oui, mais il n'avait que deux mains. Comment faire pour moucher la mèche qui ne manquait pas de lui pendre au nez (on dit la « mèque » en vieux Frontignais) ? Pas de problème pour lui qui avait une technique bien au point. Eh bien... il inspirait un bon coup et sa « mèque » remontait, pour quelques instants tout au moins. Un certain jour de grand froid, je me trouvais avec un ami, très âgé mais rempli d'esprit, occupé à écouter le message, lorsque ce vieux Frontignais de pure souche a prononcé une phrase que je n'ai jamais pu oublier et qui me fait rire encore chaque fois que je pense à la scène « Regarde, Guy, avec la mèque, le Bouil - c'était son surnom- joue au yoyo ».

En discutant un jour avec mon cousin Camille, j'ai appris que même les enfants de chœur (les acolytes) étaient hâissables (insupportables en Frontignais). Le jour du Vendredi Saint avait lieu, en l'église St-Paul une cérémonie appelée « les ténèbres ». J'ai bien connu, moi aussi, cette cérémonie qui avait lieu exactement à 15 heures. Il s'agissait de rappeler aux fidèles qu'au moment de la mort du Christ, les voiles du temple se sont déchirés, le ciel s'est obscurci. Donc, pour faire mémoire, le curé de la paroisse demandait aux fidèles de faire le plus de bruit possible soit avec des crécelles, soit en tapant du pied ou avec d'autres objets dont je n'ai pas souvenir. Donc mon oncle, le grand-père paternel d'un notable de la ville (dont je tairai le nom mais qui va bien se reconnaître...) et un troisième larron étaient chargés de cette mission de confiance pour les chahuteurs qu'ils devaient être : faire du bruit...Monsieur le curé ? Pouvons-nous apporter un marteau ? Réponse affirmative du prélat qui était loin de se douter de ce que les trois larrons avaient mis au point. Il y avait dans l'église ce que l'on appelait le « banc des marguilliers ». Il était placé en face de la chaire, à droite de l'église. Pour toutes les



Vue de l'intérieur de l'église St-Paul avec la chaire à gauche et les bancs des marguilliers à droite



Notre théâtre tant regretté où se trouve aujourd'hui le Centre Culturel François-Villon.

grandes occasions, et le Vendredi Saint en était une bien sûr, ces vénérables personnes revêtaient leur « jaquette de cérémonie ». Quelques instants avant l'heure fatidique, nos trois « pieds nickelés » se sont fauflés derrière le fameux banc où les places étaient convoitées, ont soulevé les basques des habits et... pendant le bruit des ténèbres ont cloué à grands coups de marteaux lesdites basques. Ces coups frappés de si bon cœur n'ont attiré l'attention de personne, sauf des marguilliers lorsqu'ils ont voulu partir. Mon cousin Camille m'a garanti la véracité des faits. A ce qu'il paraît, d'ailleurs, ils étaient capables de pire. Peut-être faudrait-il préciser que le banc des « marguilliers », construit en bois de qualité, comportait à chaque extrémité un petit portillon et était tout particulièrement réservé aux marguilliers, Messieurs Esquirol, Argelliès, Bècle, pour ceux dont je me souviens des noms. Mais il y en avait peut-être d'autres. Je ne peux que regretter la magnifique « chaire » dont les trois côtés en bois sculpté faisaient mon admiration, et celle de beaucoup d'autres. Elle aurait été offerte à un pépiniériste qui en aurait fait un « bar ». Un côté a été sauvé par une sacristine qui l'a remis au prêtre suivant.

Je suis sûr de mourir, mais je ne sais pas quand ! Me voici rassuré puisque je suis déjà à la page 44 de ces modestes historiettes bien de chez nous. Au fait, vous n'avez pas connu l'époque des pharmaciens de première et de deuxième classe, moi oui, je ne puis vous dire la différence. Etudes plus longues, spécialité, rang de sortie à l'examen ? Mais peu importe. Un nommé B...., candidat à la députation était venu faire une réunion électorale dans notre bonne ville. En ce temps-là, les réunions « publiques et contradictoires » se tenaient à notre Salle des Conférences, appelée Théâtre par tous. Après un brillant discours et des promesses (électorales bien entendu), un contradicteur s'est levé dans l'assistance et répondant à B.. qui venait d'appuyer ses dires sur le fait qu'il était un pharmacien de deuxième classe, lui dit alors « B... il se peut que tu sois un pharmacien de deuxième classe... mais tu es un c... de première... ». Mon père et mon oncle qui assistaient à la séance m'ont précisé que tous les participants ont croulé de rire et l'orateur n'a

pas trop su que répondre.

J'ai fait « Mat sup » (maternelle supérieure...) à Frontignan, à l'école Ste-Thérèse, rue Paul-Doumer. J'ai fréquenté cette digne école avec mon cousin Michel, qui était un adorable bambin, mais un peu paresseux sur les bords. Un certain jour, il avait laissé tomber son crayon et, sans aucune arrière-pensée, après avoir levé le doigt avant de parler (car nous étions polis en ce temps-là), il dit alors à Mademoiselle Rosa, notre première maîtresse : « Mademoiselle, pourriez-vous me ramasser mon crayon, s'il vous plaît ? » Si vous aviez pu voir la tête de la demoiselle Rosa, avant qu'elle lui réponde mi-patois mi-français « *Bougre de gros fenhan*, tu ne peux pas le ramasser toi même ? » (paroles historiques). Mes débuts à Ste-Thérèse m'ont fait verser beaucoup de larmes. Des larmes à cause de ces maudits points sur les « i » que je n'arrivais pas à faire. En effet je faisais des carrés, des triangles, des ronds, mais jamais de points. Bien sûr, cela m'a quand même passé, et ma scolarité s'est mieux déroulée par la suite. Je suis alors passé à Anatole-France, un passage qui me permet de dire que je suis diplômé de « l'E.P.F. » (oui : Ecole Publique de Frontignan) où j'ai passé le Certificat d'Etudes Primaires et le Brevet Élémentaire. Si je parle de ce diplôme E.P.F, c'est en pensant à un compagnon d'athlétisme qui, n'ayant que son certificat d'étude, avait mis ces trois lettres sur ses cartes de visite. J'ai quitté deux fois l'E.P.F, chaque fois pour des raisons sérieuses. La première fois au début des hostilités de 39-45 pour fréquenter St-Cyr. Je dois préciser, l'Institution St-Cyr-de-Nevers et non pas le grand St-Cyr.

Ma deuxième escapade a été pour Naucelle, un charmant village de l'Aveyron. En effet, il avait été recommandé à tous ceux qui le pouvaient, de quitter Frontignan dont le bombardement par les Alliés paraissait imminent. Et le 25 juin 1944 à midi les bombes tombaient sur la ville. Nous avons bien vu passer dans un beau ciel d'été, des avions volant à très haute altitude avec un bruit reconnaissable entre tous, celui des forteresses volantes. Nous avons connu, deux jours plus tard l'étendue du désastre par une lettre



L'école Anatole-France en construction en 1925



Mon escapade à Naucelle qui m'a permis de connaître la vache....



Vue du Bd de la République après le bombardement de Frontignan le 25 juin 1944, sur la gauche la gare

adressée par tante Angèle restée au village avec mon père employé à la Raffinerie. Je me dois, en son souvenir, de reproduire intégralement cette lettre :

« Quelques mots pour vous rassurer sur notre sort à tous, après la catastrophe de dimanche, car c'est une véritable catastrophe qui a détruit presque tout Frontignan. Nous sommes tous en parfaite santé et bien miraculeusement car nous n'étions pas ensemble et des bombes étant tombées aux quatre coins et au milieu, c'est le cas de le dire, nous en sommes tous quittes pour la peur. Lorsque l'alerte a été donnée, Jean n'étant pas là, maman n'a pas voulu quitter la maison et nous étions tout bonnement à la fenêtre lorsque les premiers avions sont venus. Ils arrivaient par vagues de 50 et c'était, ma foi, très joli à voir. Ils ont passé sur nous à plusieurs reprises et se sont dirigés vers Balaruc et Sète où ils ont accompli leur sinistre besogne, mais les trois dernières vagues ont été pour nous et je vous assure qu'ils ne nous ont pas épargnés. Rien que dans l'usine, on a compté 72 bombes, 12 autour de la maison Paloc, 3 vers l'hospice, et de nombreuses dans toutes les directions, surtout vers la gare. Vous pensez si le désastre est grand, les maisons sont tombées comme des châteaux de cartes et ce n'est pas trop dire en évaluant une large moitié de Frontignan en ruines. Quant à l'autre partie elle est sérieusement endommagée, toutes les maisons, ou presque ayant au moins toutes les vitres brisées, les volets ou les portes arrachés, les toitures soufflées. Et nos pauvres blessés et surtout les morts, au nombre de 32 ce matin, et la liste n'est certainement pas close puisque le déblaiement est loin d'être terminé. Inutile de vous dire dans quel état se trouve la population, chacun cherche dans les ruines ce que lui ou les siens ont perdu et c'est tout un spectacle navrant. Tout s'est arrêté, nous n'avons plus aucune communication avec l'extérieur, sauf par les voitures d'ambulance ou de services publics qui font le trajet de Frontignan à Montpellier. Plus d'eau, de gaz, d'électricité. Les égouts sont coupés également. Aussi les départs se font de plus en plus nombreux et seuls les moyens de transport les limitent sans quoi tout Frontignan serait déjà parti je crois. Dans quelques jours nous ne resterons que quelques-uns,

si on ne nous oblige pas à évacuer.

Malgré ce, pour nous le moral est bon, nous sommes en assez bonne santé, nos maisons sont habitables, Dieu merci, nous pouvons nous estimer heureux. Ne vous faites donc pas de soucis pour nous et, s'ils ne reviennent pas, nous nous en sommes tirés à bon compte.

L'usine est complètement détruite mais Albéric y travaille toujours au déblaiement et pense y rester au moins quelques mois encore. Chez nous, le Bureau a réuni à nouveau son personnel. Nous n'expédions plus c'est entendu, mais nous reprenons les écritures et déblayons les appartements de nos patrons, tous sinistrés.

Que sera l'avenir ? Dieu seul le sait, le présent n'est pas bien beau et l'on se demande à quoi sert la science humaine..... Si le progrès n'est mis qu'à la disposition du mal, mieux vaut revenir aux temps anciens où l'on ne savait pas lire mais où l'on connaissait l'Evangile et sa loi de charité : « Aimez-vous les uns les autres ». Si l'on savait comme c'est simple pour être heureux !!!! « Prions pour que la lumière brille sur notre pauvre France et sur notre petite ville qui souffre atrocement ».

Quelques lignes plus haut j'ai parlé de St-Cyr. Cette école, où je ne suis resté que peu de temps, m'a fait vivre l'exode, cet exode de 1940 qui s'est exactement passé comme vous avez pu le voir au cinéma. Papa, ajusteur mécanicien de métier, avait été appelé à quitter le front où il était dès septembre 1940, pour se rendre à une usine de Nevers qui construisait des hélices pour les avions Potez. Mon père travaillait dans le service de mise au point du tir à travers l'hélice. A l'approche des Allemands, il avait été demandé au personnel de se replier, par leurs propres moyens sur l'usine de St-Astier, en Dordogne, pour y faire le même travail mais dans une usine souterraine. Nous avons donc chargé la « Primaquat » et nous voilà sur la route, mes grands-parents, mes parents et moi-même. Sur les conseils de plusieurs personnes nous avions même placé un matelas sur le toit de la voiture. Après quelques kilomètres effectués normalement, nous nous sommes retrouvés dans une colonne de gens fuyant devant l'ennemi. Certains

étaient en automobile, d'autres avec différentes charrettes attelées à de gros chevaux, d'autres poussant un charretton à bras. Certains mettaient même sur une brouette, le peu de biens qu'ils pouvaient sauver. J'ai même vu des personnes infirmes véhiculées ainsi dans des brouettes. Pourtant nous ne pouvions aider personne, étant déjà cinq dans un petit véhicule. Je n'avais que onze ans, mais je ne pourrai jamais oublier cette période si douloureuse pour tous. Nous sommes quand même arrivés sains et saufs à St-Astier, recueillis dans un camp de réfugiés mais, l'Armistice étant signé, nous sommes très vite rentrés à la maison. Nous étions, pour quelques temps encore, en zone libre, mais cela n'a pas duré longtemps. Que raconter sur Frontignan sous l'occupation ? C'était à celui qui se débrouillerait le mieux. Tous les habitants qui le pouvaient étaient retournés à la terre pour cultiver un petit jardin familial. D'un genre « *bouscaïde* » (proche de la nature en Frontignanais), j'occupais mes loisirs à ramasser des asperges, des escargots et tout autre produit que la nature voulait bien nous fournir selon le temps ou les saisons. Je peux affirmer que le canal de Frontignan, avec ses eaux si propres, nous a fourni de bons repas de poissons et de coquillages. Mon père m'avait fabriqué avec une caisse de bois, une espèce de tamis de « chercheur d'or » comme je l'avais appelé. Sur le côté bâbord du canal je remplissais de sable mon tamis et je n'avais plus qu'à le secouer dans l'eau pour recueillir les palourdes, rejetant à l'eau les petites et les cailloux. Assorties de quelques moules, nous avions un frugal mais excellent repas du soir. L'huile nous manquait pour faire la vinaigrette, mais comme le vinaigre lui-même et le sel ne manquaient pas.... De l'autre côté du canal, nous plaçons toutes les briques à trous que nous pouvions trouver car elles nous servaient de pièges pour les « gobis ». Il y avait aussi la pêche à la ligne ou celle des gros muges à la « roumaniole », pêche interdite mais tolérée par la gendarmerie qui fermait les yeux sur les gens qui cherchaient à améliorer leur ordinaire. Quand je pense aux centaines de kilos de palourdes que j'ai pu pêcher pendant la période d'occupation et que je vois les difficultés actuelles pour en faire une poignée... ! Nous ne conservions pas « la graine »

(les plus petites).

C'est assez souvent que certaines personnes me posent la question de savoir quel est l'animal symbole de notre ville. Mes recherches auprès des « anciens de la famille » ne m'ont jamais permis d'aboutir. J'ai quelquefois entendu mon grand-père maternel parler du « coq ». Pourquoi pas ? Le coq est un bel animal, se levant tôt comme les Frontignanais de l'époque, et il chante, même avec les pieds dans la m.... , ce qui prouve sa bonne humeur et sa joie d'être en vie.

Du coq à l'âne...Parlons des jeux d'enfants de mon temps. Jeux d'intérieur, jeux d'extérieur, jeux de saison et jeux de toutes les saisons. Un de nos jeux préférés, car il sentait déjà les vacances, était le jeu des « clos ». Les clos, simples noyaux d'abricots frais, ne se jouaient que vers le mois de juin, c'est-à-dire à la saison des abricots (les noyaux de prunes, plus arrondis, étaient impitoyablement rejetés car sans valeur). Ce jeu commençait donc dès les premières récoltes d'abricots, et se jouait dans la cour de l'école, au moment des récréations, sous l'œil indifférent de nos enseignants qui faisaient, pendant ce temps, en petits groupes, les cent pas dans la cour. Il y avait les joueurs bien sûr, mais aussi, pour que ces derniers puissent jouer, il y avait ceux qui tenaient « baraque ». Ces baraques, inspirées sûrement de celles vues à la foire, se tenaient sur les trottoirs de la cour de récréation La majorité de ces stands était fabriqués, plus ou moins grossièrement à l'aide de boîtes à chaussures en carton. Une forme de tête, très primaire, était dessinée avec des yeux et une bouche plus ou moins grands selon la valeur que nous voulions donner au lot que gagnerait celui qui aurait réussi à « enquiller » le noyau. Je me souviens encore très bien avoir, moi aussi, « tenu baraque ». Mon père m'avait confectionné avec une petite boîte en bois, une espèce de « roulette de monaco ». Le couvercle était à glissière et, en le retournant on voyait apparaître des numéros. Au centre, une ancienne aiguille de manomètre servait, en la faisant tourner, à désigner un numéro gagnant. Le « client » qui avait misé sur le bon nu-



Un jeune marin en pose avec un cerceau, jouet en vogue à l'époque



Pierre et Marc, mes fils, un dimanche des rameaux

méro, recevait alors un certain nombre de clos. Mais, dès que les vacances arrivaient, adieu les clos qui, devenus sans valeur, étaient mis à la poubelle. Jeu de toutes saisons s'il en était un, c'était celui des gendarmes et voleurs, trapette, chat perché ou statues. Tous nos jeux de gamins connaissaient des « vogues ». S'il y avait un jeu en vogue, c'était bien le jeu du palet (la marelle). Nous dessinions dans la rue, par terre avec une craie ou mieux un morceau de plâtre, le parcours du jeu. Il fallait ensuite, à cloche-pied, pousser le palet (un vieux morceau de pavé) dans les différentes cases. Avant que je ne les oublie, si vous voulez noter quelques expressions bien de chez nous :

« *Ai la testa coma un semal* » (j'ai la tête comme une com-
porte... j'ai mal à la tête),

« *Soi confle* » (j'ai trop mangé, je suis repu).

Pour ajouter en parlant d'un nouveau-né qui a fini de têter
« *es rulle* ».

Mais revenons aux jeux. Les plus jeunes avaient le jeu du « cerceau ». Tout simplement un cerceau de bois que l'on faisait rouler au moyen d'une baguette. Ce cerceau était d'ailleurs particulièrement prisé des photographes de l'époque puisque beaucoup de photos d'enfants sont prises avec cet ustensile. En extérieur, il y avait aussi le jeu de la toupie, une petite toupie de bois que nous faisons tourner à l'aide d'un fouet. Les toupies beaucoup plus grosses et métalliques, se lançaient en appuyant dessus, en tournant elles faisaient de la musique. Le vrai jouet d'intérieur restait quand même le soldat de plomb, représentant nos braves « poilus » de la grande guerre, celle de 14-18. Il y avait bien quelques indiens et cow-boys, mais ils étaient loin d'être majoritaires.

L'idée me vient de vous parler des « Rameaux » ! Pourquoi maintenant ? Et pourquoi pas !!! A la grand-messe du dimanche des Rameaux, à 11 heures, c'était un peu la compétition des rameaux. Cette coutume nous serait venue, paraît-il, de nos amis italiens, qui en plus de leur talent de jardiniers, auraient amené cela dans leurs maigres bagages. Cette tradition, disons italienne, a été on

ne peut plus appréciée par tous les gosses, car cela les changeait grandement du simple rameau de laurier ou d'olivier dont ils étaient munis avant cette nouvelle façon d'honorer cette fête. Fête appréciée et très prisée car, audit rameau, étaient pendues toutes sortes de friandises, soit en chocolat, soit en sucre. Pour couronner le tout, et c'est bien le terme exact, un gros œuf en chocolat, ou une poule, ou même une cloche parachevait le chef d'œuvre confectionné par les pâtisseries du village qui avaient mis tout leurs soins et leurs savoirs à cette fabrication d'un jour. J'ai parlé précédemment de compétition. Et cela en était bien une, car c'était à celui dont l'enfant aurait le plus beau rameau et le plus garni. Papa, ainsi que tante Angèle, m'ont souvent parlé des « rameaux de Toune ». Madame Toune, est-ce un surnom, est-ce son nom de famille, était une vieille Frontignanaise propriétaire d'une carriole spécialement équipée pour la présentation des rameaux pendus à des cintres. Un jeu de cartes était étalé devant les curieux et, moyennant un sou, le candidat sortait quatre olives de bois d'un sac en tissu. A l'intérieur de ces olives de bois que l'on dévissait, se trouvait une toute petite carte. Si la carte, ainsi découverte, correspondait à celle qui avait été mise, l'heureux joueur emportait un lot qui était un de ces rameaux pendus au cintre. Les plus malchanceux n'avaient plus d'autre solution que d'aller en acheter un chez le pâtissier. En me racontant ce fait divers, papa et tante Angèle entendaient encore l'appel de la marchande « Quatre, quatre pour un sou ». La messe des Rameaux, celle précédant Pâques, était très longue. Je ne vous cache pas que certaines poules en chocolat avaient perdu leur tête, et parfois plus, avant la sortie de l'office.

En écrivant ce paragraphe, à Amélie-les-Bains, j'ai entendu le tocsin sonner pour appeler les pompiers. Cela m'a fait penser tout d'un coup, à la sirène de la cave coopérative de Frontignan qui sonnait selon un certain code pour informer ses adhérents coopérateurs qu'il y avait une offre d'achat de vin rouge ou blanc. Celui qui avait l'intention de vendre son vin se rendait alors à la cave pour connaître le montant du prix proposé et les conditions de la vente.



La cave coopérative de vins rouges et blancs devenue une annexe de la Coopérative de Muscat



Pose du vainqueur du tournoi de joutes de 1923 avec la *taïole* devant le café Seguin.

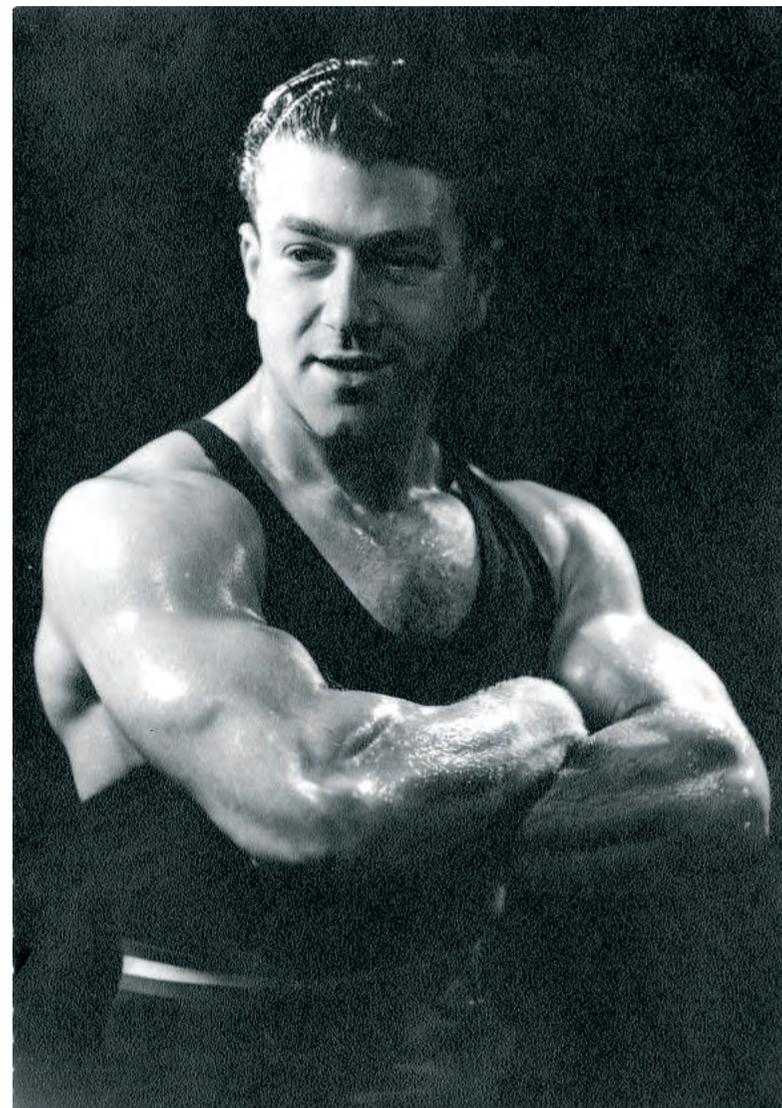
Coll. Michel Sala

Je souhaite bon courage à celui qui, peut-être un jour, va essayer de classer ces quelques souvenirs. Souvenirs qui auraient pu être beaucoup plus nombreux si j'avais pensé plus tôt à les enregistrer. Ils sont partis, hélas, avec tant de secrets et de connaissances. L'histoire de France, bien sûr, c'est beau. Mais celle du patelin, n'est-elle pas encore plus belle ? Ca y est, mes enfants et Monsieur le Maire vont dire ensemble que je suis chauvin, moi qui le suis si peu... ou presque....

J'ai toujours aimé parler de mon cher Frontignan et si un estivant ne me posait pas la question « ventre bleu », je me débrouillais pour me la faire poser. Bien entendu, je parlais toujours de la peste et du choléra, mais très rapidement j'ajoutais que c'était la version des jaloux, celle des « étrangers », envieux de notre titre de ville d'Amirauté. Ensuite, verre de Frontignan à la main, je passais à la version la plus jolie, la vraie, celle que mes ancêtres se racontaient de père en fils, en montrant fièrement la « *taïole* » (le mot ne figure pas dans le dictionnaire) bleue enroulée autour de la taille, tenant ainsi leurs reins au chaud. Bien sûr cette version, tous les Frontignais la connaissent, mais il en reste si peu de vrais (tous les enfants naissent à Sète ou même à Montpellier) que je ne peux résister au plaisir de la raconter une fois de plus. A une époque où tous les habitants mâles de la commune portaient la *taïole* (*talhola en occitan*) - porte-faix, tonneliers, pêcheurs ou vigneron- un bateau de commerce vint s'échouer sur les hauts fonds des Aresquies (les Aresquiers de nos jours). La cargaison partit au gré des flots vers la plage de sable fin. Un Frontignais qui passait par là, comme certains le font encore après un coup de mer, remarqua un objet bizarre roulé par les vagues. Il retira de l'eau un rouleau de flanelle bleue qu'il s'empressa de ramener chez lui. Son épouse la rinça et la découpa en *taïole*. Il en fut ainsi distribué à la famille et aux amis. Mais les nouvelles vont vite et, profitant de l'aubaine, les Frontignais se rendirent sur la plage où ils purent récupérer d'autres pièces de tissu. Des pièces de cette même couleur bleue. A partir de ce jour à Frontignan,

on ne vit plus que des « *taïoles* » bleues. Voici donc la belle histoire des « ventres bleus », la seule, la vraie. D'ailleurs, je la tiens de mon papé et mon papé ne mentait jamais, enfin presque jamais...

S'il était un ventre bleu célèbre, ventre bleu et fier de l'être, c'est bien mon ami Henri Ferrari, un très grand champion, d'une extrême modestie. Je ne l'ai pas connu dans sa jeunesse bien que nous habitions le même quartier. Ma mère a toujours parlé de sa gourmandise. Il était, d'après elle, gourmand et « *méquous* » (pour la traduction, voir pages précédentes). Pour un simple bonbon, il était capable de faire le tour des boulevards en courant. C'était un passionné de sport. Avec son ami Adrien Acier, mon voisin par la rue Croix d'Ingril, également grand sportif, ils avaient créé le Frontignan Athlétic Club. Le fameux F.A.C. qui rappelle le trio Ferrari-Acier-Clot. Je penche davantage pour le nom de Crétaïne, champion de France Universitaire de saut à la perche. Ce F.A.C qui comporte maintenant de nombreuses sections, a donc débuté par les poids et haltères. Nos deux champions sont arrivés, c'est le cas de le dire, à la force du poignet et un peu aussi, grâce à mon grand-père Seguin, patron à ce moment-là du Café de la Paix. A l'occasion de la dépose de l'installation de gaz qui éclairait le bistrot, mes deux amis se sont vu offrir des kilos de plomb qu'ils ont aussitôt fondu dans de vieilles poêles à frire pour en faire des disques. Ils les soulevaient dès qu'ils avaient un petit moment de libre. Le père Ferrari était coiffeur dans la rue du Port toute proche. Dans l'arrière-boutique, se trouvait une remise où séjournait un âne ou peut-être un mulet, je ne me souviens pas très bien. Entre deux clients, car il était garçon coiffeur, Henri posait vite sa blouse blanche et allait soulever quelques « barres ». Un jour ladite barre étant mal chargée, un disque est tombé sur la tête de l'âne et l'a assommé pour quelques instants. L'apprenti coiffeur a pris à cette occasion, une des plus belles « roustes » (tannée en frontignanais) de sa vie. J'ai eu la chance d'être le confident d'Henri dans les dernières années de sa vie. Il avait toujours grand plaisir, lui aussi, à parler de son patelin. D'une gentillesse rare et aimé de tous, il me racontait



Henri Ferrari, mon ami

ses aventures de jeunesse. Je ne pourrai jamais tout répéter de ce qu'il m'a avoué, mais certaines de ses aventures sont tombées dans le domaine public, tant elles sont de notoriété publique. Henri était du genre turbulent, son père très sévère. Un jour, dans le salon, à une période où notre héros hésitait entre les poids et la boxe, il a mis, malencontreusement du savon à barbe dans le nez d'un client. Son père, qui le surveillait du coin de l'œil, lui a lancé alors une violente gifle. Henri qui avait vu l'orage arriver a, par une rotation du tronc telle qu'il la pratiquait sur le ring, évité la gifle, et c'est le client qui l'a reçue. Mon ami est sorti très fier de l'aventure car c'est le client qui a engueulé Ferrari père. Par la suite, il n'y a eu que des promesses, mais jamais d'autres punitions, tout au moins devant les clients. Henri Ferrari fut un très grand champion titulaire de plusieurs titres de champion de France, du Monde, de records nationaux et internationaux. Un de ses records subsiste encore à l'heure actuelle. Mais il n'a pas été chanceux. Sélectionné d'office pour les Jeux Olympiques, il avait de grandes chances d'offrir à la France une médaille d'or car il battait régulièrement, à l'entraînement, le record olympique. Hélas, la déclaration de guerre a supprimé les Jeux.

Une autre célébrité locale : P.B surnommé Paulou ? Un passionné de joutes languedociennes (je ne dis pas joutes Frontignanaises, moi !!!). Un peu avant la saison, et pour être en forme au bon moment, notre champion commençait un entraînement soutenu qui consistait à frapper violemment de grands coups de lance contre les fûts de son père. Un jour, frappant plus fort que d'habitude, à moins que ce soit le fût qui soit fatigué de prendre autant de coups, ne voilà-t'il pas que le fond du fût rendit l'âme et, comme il était plein... à vous de deviner la suite. Paulou avait vaincu de nombreux « cisains » et « demi muids », mais pas souvent d'adversaires. Après ses chutes dans le canal, nous avons alors droit au même refrain lorsqu'il regagnait la rive « C'est ces putains de chaussettes ». Vieux garçon, c'est sa sœur avec laquelle il vivait, qui était chargée de reprendre les chaussettes blanches. Dans la rue, en nous croisant, il nous saluait toujours en disant « Bonjour cousin ».

Comment quitter les gens célèbres sans parler de Firmin et d'Isardette. Commençons donc par Isardette qui était pompeusement appelée « la chaisière » car sa mission principale était, aux offices du dimanche et jours de fête, d'encaisser la location des chaises, une somme bien modique, mais qui donnait lieu à palabres pour des questions de monnaie. En plus de cette honorable fonction, elle était chargée du balayage de l'église. D'origine très modeste, elle était habillée et chaussée de diverses façons, au fur et à mesure des dons qui lui étaient faits. Toutes les chaussures lui convenaient. Elle a porté jusqu'à du 45. Firmin, lui, était « Suisse d'église » ; il était chargé de marcher devant le prêtre, dans l'église, en frappant le sol de sa canne. Il était fièrement revêtu d'une « livrée rouge, d'un bicorne et d'un grand bâton armé d'une francisque ». Par contre notre dernière chaisière a été « Fanie » qui rouspétait lorsqu'on ne lui donnait pas l'appoint. Lorsque j'allais à la grand-messe avec les copains, je me faisais prêter par mon grand-père un gros billet que je lui présentais afin de la mettre en colère. Le prêtre qui disait la messe entendait ses réflexions du fond de l'église. Peut-être avons-nous activé ainsi la gratuité des chaises...

Une histoire, pour terminer. Je ne la crois pas, car elle se raconte dans tous les villages languedociens qui ont un clocher. Nous devons avouer que nous autres méridionaux, nous sommes un peu « *mésouriers* » (menteurs en Frontignanais). Cela se passait une année de terrible sécheresse, tellement sèche que les ânes et les mulets avaient même mangé les tamaris. Plus rien donc à manger si ce n'est une magnifique touffe d'herbe bien verte qui narguait tout le monde, du haut du clocher. A chaque passage devant l'église, un certain âne s'arrêtait, toujours au même endroit, levait la tête pour admirer la touffe si verte... et puis repartait. Un certain dimanche, lassé de ne pouvoir rien faire pour sa brave bête, son maître rassembla quelques amis et, entre deux messes, installa un palan muni d'un cordage tout en haut du clocher. Pendant ce temps, l'âne,



Marie Rouzier et Albert Forestier, mes grands-parents, furent les 1^{ers} mariés de la nouvelle Mairie, le 24 novembre 1896.

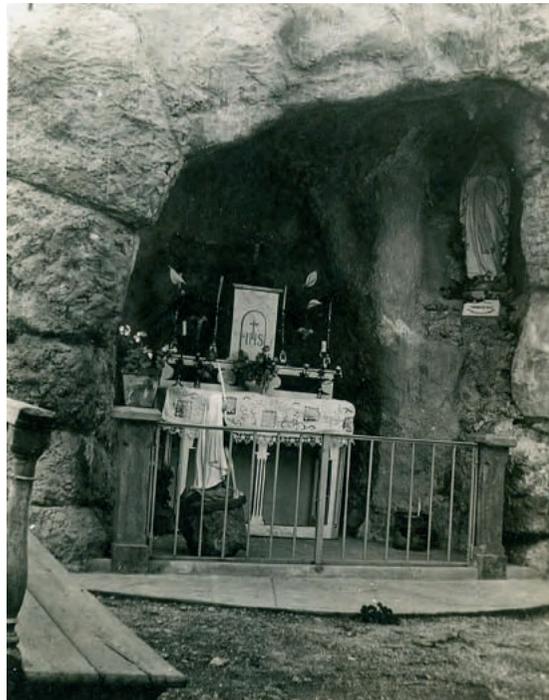
toujours en admiration, attendait. Après avoir fait un nœud coulant à la corde qui fut passée au cou de l'âne, les amis se mirent à tirer sur le cordage et l'âne se trouva soulevé au fur et à mesure des efforts. Tout simplement étranglé, le bourricot sortait la langue de plus en plus à la grande joie de son maître qui expliquait à mesure à l'assistance « *regarda lou, aquel lenfre* ». Je n'en sais pas plus sur cette histoire. Je vous rappelle que je ne la crois pas. Cependant, rien ne vous empêche d'y croire et même de lui trouver une fin.

Mes grands-parents Forestier se sont mariés à Frontignan, bien sûr. A préciser qu'à cette époque les garçons et les filles d'honneur de mariage allaient porter des cornets de dragées chez les autres invités. Ils ont été les premiers mariés de la nouvelle mairie (l'actuelle). Ma grand-mère en regardant le fronton du bâtiment a fait une réflexion fort pertinente à son futur époux « *Regarde Albert, comme nous sommes les premiers à nous marier dans la nouvelle bâtisse, on nous a mis nos initiales RF (Rouzier-Forestier)* ». Histoire absolument véridique. C'est cette même grand-mère qui me racontait aussi que sa mère morte en 1927 aurait pu « étrenner » le cimetière neuf puisque c'était la première décédée une fois le cimetière de la route de Balaruc terminé. Mais étant propriétaire d'une concession au cimetière vieux, la famille a choisi de l'enterrer dans le caveau familial.

J'avais dans un premier temps, prévu de m'arrêter ici, ma promesse faite au premier magistrat de la ville ayant été tenue. Toutefois, comme d'autres souvenirs se sont remis en place dans ma vieille tête, je vais continuer encore un peu étant donné... la modicité du prix du papier. Merci de m'avoir lu jusqu'ici.

Ma tante Angèle m'en aurait voulu si je ne parlais pas du « patronage » qu'elle avait créé. Du patronage situé à la Coste (où nous allions tous les dimanches après-midi à 14 heures 30), afin de ne pas manquer le début de la séance de cinéma qui commençait à 15 heures précise. Cette pro-

jection de films en 14mm comme les aventures de Zorro, l'homme au Fouet, les Laurel et Hardy et tant d'autres, qui nous ont fait passer de si bons dimanches ! Les séances se déroulaient dans une espèce de hangar qui possédait même une petite scène. Par contre, je dois avouer que le départ en rangs, à 17 heures, du patronage situé à La Coste, jusqu'à l'église, était moins réjouissant. En effet, après le divertissement, c'était le recueillement avec la cérémonie des « vêpres ». Ces vêpres étaient chantées tous les dimanches après-midi, en latin, et avaient pour nous tous, jeunes gamins, un pouvoir soporifique. Ne quittons pas l'église sans parler du fameux inventaire de 1907 qui avait beaucoup marqué ladite tante. Cet inventaire faisait suite à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. En 1907 donc, des « républicains » voulurent faire le fameux inventaire des biens de l'église de Frontignan, malgré la résistance des paroissiens enfermés dans notre église avec leur curé. Ne pouvant obtenir l'ouverture des portes, ils entreprirent de rentrer en force en coupant la porte à coups de hache. Hache que mon arrière-grand-père Rouzier, foudrier de son état et dont la maison aujourd'hui démolie n'était séparée de l'église que par une cour, a refusé de prêter. Ils étaient quelques-uns, avec parmi eux un N... et un D... Tante Angèle se souvenait très bien que l'une des parentes de D...l'avait surnommé « *copa-porté* ». C'est mon grand-père Forestier, menuisier ébéniste de son état, qui refit ou répara la porte d'entrée de l'église. Une grande croix de bois y resta durant de longues années. D'autres vieux du pays racontaient que des gendarmes à cheval faisaient le service d'ordre devant la porte pour éviter tout dérapage.... C'était Monsieur le Curé Audran qui était responsable de la paroisse en ces pénibles moments. C'est lui qui disait dans ses sermons que les oiseaux du ciel n'avaient pas besoin de semer pour vivre. Ce qui faisait dire à ma grand-mère Marie, mère de tante Angèle « Té, pardi ! Ils n'ont pas besoin de semer puisqu'ils viennent manger la récolte des autres ». Cette réponse, d'une personne pourtant très pratiquante, provoquait chaque fois une remarque de sa fille qui lui disait qu'elle n'était pas chrétienne. Remarque qui finissait par un sec « *lo soi encara mai que tu* ». Dans cette



La grotte du patronage située à la Coste, copie miniaturisée de celle de Lourdes



Mon arrière grand-père Rouzier et moi à la plage en 1935

famille, je l'ai dit très pratiquante, se disait avant chaque repas le « bénédicité ». Cette courte prière d'avant-repas finissait par « donnez du pain à ceux qui n'en ont pas ». C'est à ce moment-là que cette même grand-mère y allait de son « *n'an mai que nosautres* ».

Sans rechercher aucun jeu de mot, ne voilà-t-il pas que j'ai oublié : « le marchand d'oublies » ! Dans ma plus tendre enfance, j'ai pourtant connu ce marchand d'oublies. Il se plaçait en semaine devant l'entrée de l'esplanade, à côté du poids public. Par contre je ne me rappelle plus où il pouvait se placer le dimanche. Je le vois encore avec son espèce de grand tambour, comme celui de nos tambourinaires provençaux. Sur ce tambour se trouvait une loterie avec des cases de couleur. Il suffisait de placer une piécette sur l'une de ces cases pour que le marchand lance la flèche de sa loterie. Si cette dernière s'arrêtait sur la couleur choisie, on avait alors gagné un joli sucre d'orge de couleur. Dans l'autre cas, le lot de consolation était « une oublie », genre de petit gâteau sec feuilleté comme nos « éventails » actuels. Tous ces lots étaient retirés au fur et à mesure, de l'intérieur du tambour.

Il était d'usage pour endormir les enfants, de leur chanter une « berceuse ». Plus besoin de tout cela maintenant que nous avons la télévision ou les rengaines à la radio. J'ai eu chanté, pour endormir mes fils, une petite chanson que mon père me chantait étant enfant, la tenant lui-même de son père qui la lui chantait de sa si belle voix de basse. Mon grand-père avait une voix de basse que l'harmonium ne pouvait pas suivre. Il se serait mis, paraît-il, sur son balcon, et aurait répondu à la question « *De que fas, Albert ?* » « *M'enraumassi per far la bassa* ». Cette chanson était l'histoire du ramoneur du village. La voici :

Le ramoneur du village s'en va content
Faire un très long voyage, pour gagner de l'argent.
A peine est-il en route, l'orage le surprend,
Mon Dieu je n'y vois goutte, il pleut, il fait du vent.
Il se met sous un arbre pour y passer la nuit

Lui et son chien fidèle sont mouillés par la pluie.
 Il voit une lumière au loin dans le grand bois,
 Si c'est une chaumière, mon Dieu secourez-moi.
 Il arrive à la porte, il frappe : pan, pan, pan
 Ouvrez-moi donc la porte ou je meurs à l'instant.
 La porte s'ouvre, il rentre, s'assoit près d'un bon feu,
 Il fait sécher ses hardes et puis remercie Dieu

Pour essayer de réveiller un peu les enfants, leurs parents
 et surtout les grands-parents, leur chantaient des compti-
 nes du genre :

Ainsi font, font, font

Les petites marionnettes,

Ainsi font, font, font,

Trois petits tours et puis s'en vont.

Pour certaines personnes, le « ainsi font », se transformait
 en « les siphons, font, font...»

Une autre jolie, en patois celle-là :

Aïssé lou mantaou, Raöuquettoune, Raöuquettoune,

Aïssé lou mantaou, Raöuquettoune,

Un pouu peu naou.

Poème resté au dos des bouteilles à une certaine époque :
 « *Divin, mosca de Frontinhan, liquo d'or coula dim ma buca.
 De tot caïre, venetz tropa tastar lo vin que calinan* ».

C'est un sacrilège de parler de Frontignan sans parler de
 son merveilleux muscat, cette vraie liqueur d'or qui coule
 dans la gorge. (là, c'est vrai je deviens un peu chauvin).
 Plus besoin d'ailleurs de dire de nos jours « servez-moi
 un muscat de Frontignan ». Demandez tout simplement
 « un Frontignan » et c'est notre divin breuvage qui vous
 sera servi. Mais cette renommée ne s'est pas faite toute
 seule. Il en a fallu, des années et des années à nos ancê-
 tres, à mes ancêtres, pour parvenir à la notoriété acquise
 aujourd'hui. Ils ne plantaient pas n'importe où le muscat
 blanc petits grain. Ils lui en croisait une autre. Plus la vigne
 était éloignée, plus nous étions contents car on se plaisait
 mieux assis dans la charrette que baissé dans la vigne.



Réclame de la cave coopérative en 1933

PRIX-COURANT

Récolte 1933

	La Caisse
La caisse de 3 bouteilles Fr.	60
— 6 —	108
— 12 —	214
— 18 —	320
— 27 —	480
— 60 —	1050

FRONTIGNAN demi-doux, **MÊMES CONDITIONS**

La Société Coopérative détient en outre une certaine quantité de Muscat vieux qu'elle offre à des prix spéciaux.

Récolte 1924

	La Bouteille
Muscat vieux, doux Fr.	22

Récolte 1917

Muscat très vieux, doux	26
-----------------------------------	-----------

Récolte 1935, supérieur	22
-----------------------------------	-----------

Ces prix s'entendent marchandises rendues au domicile de l'acheteur, sans aucun frais pour lui.

**LE FRONTIGNAN COOPÉRATIVE EST UNE APPELLATION
CONTROLÉE**

J'ai retrouvé, dans des archives familiales, la chanson du muscat que peu de Frontignanais connaissent. Elle aurait été créée aux environs de 1910 au Château des Pielles par une famille Laurent. Mais papa ne pouvait se rappeler ni l'air, ni le quatrième et dernier couplet. Quitte à noircir une page de plus, voici cette chanson du muscat :

1^{er} couplet :

*La bouteille est une déesse
Dont le culte charme nos jours
Et chaque vin a son ivresse
Comme la femme a ses amours
Mais de grands crus que l'on vénère
Plus d'un pour moi s'éteignent ????
Et j'aime mieux remplir mon verre
Du bon muscat de Frontignan*

2^e couplet :

*On dit qu'il avait l'humeur libre,
Le Seigneur Jacques d'Aragon,
Et Mistral, renommé félibre
Qui l'aimait bien et buvait bon
Lorsqu'en Languedocien
De Catalogne il arrivait
Dans une coupe très ancienne
C'est ce muscat qu'on lui servait*

3^e couplet

*Que me parlez-vous de bourgogne
Et de champagne pétillant
Ou de produit de la Gascogne
Pour mettre en nos cœurs le printemps
Une autorité souveraine
Proclame dans un chant divin
Le Frontignan, le vin des reines,
Je dis que c'est le roi des vins.*

4^e couplet

*Ce n'est que sur peu de tables
Que l'on boit le Frontignan.....*

Refrain :

*Allons l'hôtesse, verse à boire
Ce vin d'or jaillit d'un vrai roc
Et toujours en cœur à la gloire
Du beau pays du Languedoc.*

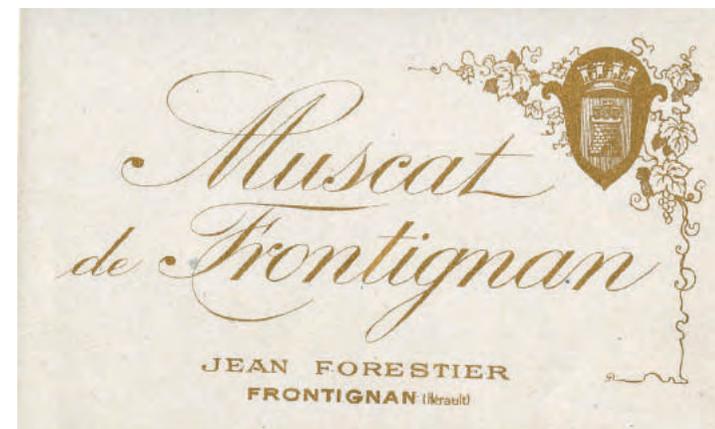
Si un lecteur en connaissait la suite, l'air et l'auteur, je le remercie par avance de me communiquer des renseignements.

Toujours d'après mon père qui la tenait lui-même de sa sœur Angèle, la chanson écrite à l'occasion de l'élection de Gaston Doumergue à la présidence de la République le 11 juin 1924. Quand Gaston Doumergue fut élu, les députés lui demandèrent sa politique : « Etes-vous de droite, radical, libéral ou alors socialiste ? , je suis du Midi, je m'en réjouis. L'Elysée est un bon domicile, qu'on m'y laisse 7 ans tranquille. Dites aux Français que je veux la paix, qu'ils auront du bon vin et des olives qu'on leur enverra d'Aigues-Vives mon beau pays. Vive le midi ». C'est ce que leur répondit simplement le Président avec son bel accent du midi.

Pour terminer sur un air de fête, parlons des fêtes de Frontignan. La fête de la ville a toujours eu lieu le premier dimanche suivant le 14 juillet. Elle commençait le samedi, pour se poursuivre le dimanche, tout le lundi et au moins la soirée du mardi qui marquait la clôture rond-point ou dans la cour de la gare SNCF (scène montée contre le mur de Clément Odon). Les manèges étaient placés au Bassin. Je les ai connus tout le long du Bd Gambetta, mais seulement une année, à titre d'essai, à la Libération, je pense. Des cartes postales anciennes nous montrent la fête votive installée sur l'esplanade, mais il s'agit d'une époque où elle avait lieu pour la St-Paul, le « patron » de la paroisse. Le dimanche après-midi, avaient lieu les traditionnelles joutes, réservées aux locaux. Le lundi c'était le tour du grand tournoi régional. Le dimanche matin, à 10 heures, à l'esplanade : le « casse pot ». Des pots en terre, remplis d'eau, étaient suspendus à un fil. Le jeune candidat, les yeux bandés, devait, à l'aide d'un manche de pioche, casser le pot de terre en recevant, le plus souvent, toute l'eau sur lui. Partant de là, rendez-vous au canal devant les établissements Grau,



Vue prise à l'occasion des fêtes de Frontignan sur le Bd de la République



*Etiquette de Jean Forestier négociant en vins.
Associé à ma tante Angèle et mon père Albéric.*



Tournoi de joutes à l'occasion des fêtes de Frontignan. Au 2^e plan la CIP (Compagnie Industrielle des Pétroles)

pour le « capelet ». Pour cela, un poteau en bois dénommé « bigue » était placé au-dessus du canal et abondamment suiffé. Il s'agissait, pour être déclaré vainqueur, d'aller pieds nus et en maillot, arracher un petit drapeau tricolore placé en bout de la bigue, certains y mettaient un chapeau d'où le nom capelet (petit chapeau en occitan). Un autre jeu encore, le très connu « mât de cocagne ». Ici c'était un poteau vertical qui était dressé. A son sommet, sur un cercle de fer, différents lots étaient suspendus : saucissons, sacs de bonbons etc... Il fallait grimper jusqu'au sommet malgré le suif placé tout le long du mât. Le dernier que j'ai connu était planté au débouché de la rue du Port sur le Bd de la République. J'ai connu aussi, selon les Comités des Fêtes du moment, des courses au sac avec un jeune, les pieds enfermés dans un sac de jute, des courses à l'œuf, avec un œuf placé dans une cuillère tenue entre les dents. Tous ces jeux étaient très suivis par beaucoup de gens du village qui trouvaient ainsi un amusement agréable. Bien entendu, parents et grands-parents suivaient aussi le « cortège ». J'espère beaucoup que ces quelques pages sauront retenir votre attention. Pour les jeunes, j'espère qu'ils auront ainsi un petit aperçu de notre vie d'enfant. Certains Frontignais reconnaîtront certaines histoires. Nos nouveaux habitants sauront comment nous vivions, à la belle époque, sans télé, sans radio à bord des voitures. Nous n'avions rien de tout cela, et nous étions pourtant si heureux.

« Cric, crac lo conta es acabat : E se tot crame que Frontignan demòre ». Et si tout brûle que Frontignan demeure...

Ouvrage publié en juillet 2010 à Frontignan la Peyrade

Maquette : Service communication de la Ville de Frontignan la Peyrade

Photographies : Collection privée Guy Forestier

ISBN en cours

Tous droits de reproduction interdits

